

moteurs principaux de cette croissance sont : d'une part, l'établissement de règles justes par les institutions politiques qui encouragent l'investissement dans le capital humain et qui réduisent les coûts de transaction et, d'autre part, la compétition entre les individus et les États qui mène à une innovation institutionnelle et technologique continue et motive une coopération rationnelle. Les quatre chapitres suivants retracent l'histoire socio-économique grecque, depuis le VII^e s. jusqu'à la montée de la puissance macédonienne. Afin de tester les hypothèses explicitées dans la section précédente, l'auteur se focalise notamment sur quelques cités influentes au succès économique indéniable comme Athènes, Sparte et Syracuse et met en exergue leurs différences et leurs similarités. Il apparaît clairement que la démocratie, contrairement aux régimes oligarchiques ou monarchiques, a favorisé l'expansion économique des cités. Les concepts de spécialisation, d'innovation et de « destruction créative » par laquelle l'innovation fait disparaître d'anciennes techniques, d'anciennes formes d'organisation sociale ou d'autres cités moins novatrices sont inscrits en filigrane dans ce développement historique. Le dixième chapitre montre comment les produits de la spécialisation grecque tels que l'expertise dans l'organisation militaire et l'administration financière ont été repris par les dirigeants d'États situés aux franges du monde grec et utilisés par la Macédoine pour mettre un terme à l'ère des cités indépendantes. Le chapitre conclusif explique que la fin de l'indépendance des cités n'a pas été marquée par la fin soudaine de l'efflorescence grecque. Dans un paysage politique radicalement remodelé, le modèle économique et démocratique de la Grèce classique s'est révélé particulièrement persistant, car les cités ont conservé une certaine autonomie à l'égard des dynastes et des rois hellénistiques. Le livre comprend également deux appendices. Le premier liste la population, la taille et la renommée des différentes régions qui composent le monde grec archaïque et classique. Le second explique les relations particulières de l'époque hellénistique entre rois, cités démocratiques et élites sur le mode du jeu. En conclusion, ce livre riche et extrêmement bien construit met en lumière les interrelations causales entre les développements économique et politique des cités grecques, expliquant leurs particularités, leur succès et leur fin. Il constitue tant une introduction historique qu'une étude approfondie du système socio-économique de la Grèce antique. Isabelle ALGRAIN

Grégory BONNIN & Enora LE QUÉRÉ (Ed.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VI^e s. a.C. – III^e s. p.C.)*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 379 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 64). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-109-6.

Le présent ouvrage rassemble le texte de vingt communications présentées lors d'une rencontre internationale organisée à Bordeaux en juin 2012 : il s'agissait alors de faire le point sur les différentes formes de domination exercées sur les Cyclades durant l'Antiquité, ainsi que sur leurs formes d'expression dans les domaines politique, économique, militaire, institutionnel, religieux, juridique, culturel et artistique, en tenant compte des époques, des îles concernées ainsi que de la nature des différents pouvoirs. Les éditeurs précisent encore que « cet ouvrage s'inscrit dans cette tradition des études cycladiques, faisant sien le choix de comprendre les Cyclades comme un

ensemble, sans pour autant nier toute spécificité au cas particulier » (p. 14). Chapeautées par une introduction de G. Bonnin et E. Le Quéré retraçant l'évolution des études cycladiques et dressant un bilan bibliographique, les communications de ce recueil sont réparties en trois sections. La première s'intitule « D'une domination à l'autre : formes, résistance et acceptation » ; elle privilégie une approche chronologique afin de permettre une comparaison plus aisée de la nature des différentes dominations exercées sur les îles. Ainsi, A. Deramaix s'intéresse à la nature de la domination samienne sur les Cyclades durant le VI^e s. (plus précisément entre le début des années 530 et 525) : selon lui, Polycrate mettait en œuvre des pratiques qui, même si elles relevaient encore très largement de la piraterie, ne lui en avaient pas moins permis d'exercer un contrôle réel sur l'espace égéen et cycladique. Fr. Prost étudie, lui, les tentatives des Naxiens et des Pariens d'imposer leur hégémonie aux îles voisines, antagonisme qui se matérialisa dans plusieurs offrandes déposées au sein de sanctuaires cycladiques. Selon lui toutefois, la mer n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans les affrontements entre ces deux puissances. G. Bonnin s'intéresse ensuite à la domination athénienne ; il soutient la thèse que les Insulaires auraient en partie accepté (l'auteur préfère en effet parler à ce propos de « choix » plutôt que de « résignation ») la domination athénienne afin de tirer au mieux profit de ce qu'il dénomme la *Pax Atheniensis*. Il conclut également que, dans le cas des Cyclades, les deux moments de la domination athénienne présentent de nombreuses similitudes dans la manière dont Athènes a cherché à asseoir son emprise. B. Rutishauser étudie, pour sa part, les relations diplomatiques entre Athènes et les Insulaires à partir des dédicaces de couronnes d'or au Conseil et au Peuple des Athéniens durant le IV^e s. Chr. Pébarthe interroge ensuite la notion d'impérialisme en établissant un parallèle entre les agissements d'Athènes au V^e s. et la politique des Lagides au III^e s. (en repartant, tout en la nuanciant, de l'analyse qu'en avait proposée Éd. Will) ; il insiste notamment sur l'importance de la dimension politique de ces thalassocraties. N. Petrochilos dresse ensuite un aperçu complet des luttes d'influence auxquelles se livrèrent les différentes puissances de l'époque hellénistique pour le contrôle de l'île d'Andros, endroit stratégique situé entre la Grèce et l'Asie Mineure ; il en conclut que l'île connut pas moins de quinze maîtres différents en l'espace de 180 ans. La communication de N. Badoud, consacrée à la période de domination rhodienne sur les Cyclades (où il revient notamment sur l'histoire des Ligues des Nésiôtes), clôt cette première partie. La seconde partie est principalement dévolue aux stratégies d'autoreprésentation des puissances hégémoniques, mais tente également de déterminer comment les insulaires ont réussi à se forger leur propre identité face à ces puissances. Délos, lieu d'affichage privilégié de ces différents acteurs, figure à de nombreuses reprises au centre des considérations. Ainsi, V. Barlou reprend le dossier de la fameuse Terrasse des Lions et propose d'en abaisser la date jusque dans le premier quart du V^e s. (mais R. Étienne [p. 332] doute cependant du bien-fondé de cette hypothèse). Fr. Herbin s'intéresse quant à lui aux stratégies d'affichage, toujours à Délos, des divers acteurs politiques locaux, régionaux et des dynastes hellénistiques durant la période de l'Indépendance (314-167) ; il met ainsi en lumière plusieurs stratégies : occlusion des monuments des concurrents, occupation des emplacements les plus en vue (base de Ptolémée III, monument de Philétaïros), magnificence et ostentation (Portique d'Antigone, base des *Progonoi*). N. Badoud et Fr. Herbin tirent quant à eux parti du contexte géopolitique

de l'Égée hellénistique pour proposer de dater du deuxième ou troisième quart du III^e s. le monument d'Agathostratos de Rhodes. En dehors de Délos, J. Tully étudie le *temenos* d'Artémidore (dont il propose d'abaisser la date de construction à la fin du III^e s. – début du II^e s.) qu'il considère comme un élément constitutif important de l'identité des habitants de Théra, ainsi qu'un révélateur de la façon dont ces derniers concevaient leurs relations avec les puissances du monde hellénistique. I. L. Gaitanou tente de mesurer ensuite la pénétration de l'influence romaine à Paros et à Sikinos à travers l'étude des monuments funéraires. Enfin, E. Le Quéré aborde, à travers l'étude des monnaies locales de Mélos, la question de la construction d'identités culturelles et politiques dans les Cyclades à l'époque romaine. Elle revient notamment sur la signification des « pseudo-autonomes » : elles ne représenteraient pas, selon elle, une manifestation d'indépendance par rapport à Rome, mais étaient plutôt un moyen, pour les Méliens, de revendiquer ouvertement une identité « hellénique ». La troisième et dernière partie propose une approche diachronique des interactions culturelles et économiques entre les insulaires et les puissances hégémoniques. Z. Papadopoulou revient ainsi sur l'*Hymne homérique à Apollon* qui met en scène les deux aspects – délien et pythique – de cette divinité ; ce poème aurait été composé, selon elle, dans l'entourage des Pisistratides, afin d'appuyer la propagande ionienne visant à établir Athènes comme la métropole des Ioniens. Chr. Constantakopoulou revient sur les récits de colonisation d'Amorgos par les Samiens impliquant le poète Sémonide : il s'agirait d'une fiction créée au III^e s. afin de justifier l'expansion samienne à Minoa, et où l'on tente de rapprocher la figure de Sémonide de celle d'Archiloque impliqué, lui, dans la colonisation parienne de Thasos. N. Trippé étudie ensuite les alphabets archaïques utilisés dans l'espace cycladique pour mettre en évidence des influences extérieures et des dynamiques de contact au sein de l'archipel. J. des Courtils se penche ensuite sur l'influence exercée par Paros sur sa colonie Thasos en matière d'architecture, mettant ainsi en évidence des liens vivants et durables entre les deux cités. Au terme de l'analyse de plusieurs catégories de céramiques exhumées sur les îles, J.-S. Gros conclut, quant à lui, à l'absence de relation directe entre hégémonie politique et circulation de la céramique. A. Carrara reprend l'analyse du décret par lequel Athènes, dans le cadre de la seconde Ligue maritime, avait voulu réguler l'exportation de l'ocre de Kéos (*IG II² 1128*). Selon elle, il ne s'agirait pas d'une simple manifestation de la puissance athénienne, mais d'une décision dictée avant tout par des impératifs économiques. Enfin, sur base d'une étude prosopographique, S. Zoumbaki analyse le rôle des commerçants romains et italiotes dans l'Archipel, insistant sur le profit qu'ils pouvaient tirer de l'exploitation des ressources naturelles des îles ainsi que des routes maritimes qui passaient par elles. Étant donné la richesse et la diversité des contributions qui le constituent, ainsi que l'aspect novateur de bien des propositions qui s'y trouvent formulées, gageons que le présent recueil s'imposera rapidement et durablement comme une référence incontournable dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

Philippe CONTAMINE, Jacques JOUANA & Michel ZINK (Ed.), *La Grèce et la guerre*, Actes du 25^e colloque de la Villa Kérylos organisé à Beaulieu-sur-Mer les 3 et 4 octobre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2015. 1 vol. IV-303 p., ill. n/b et coul., plans (CAHIERS DE LA VILLA KÉRYLOS, 26). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-333-0.

Des fragments d'Héraclite qui nous sont parvenus, une citation a largement retenu l'attention des spécialistes de la guerre antique et moderne : « *polemos* est le père de toutes choses » (fragment Diels-Kranz 53). Dans ce passage, le philosophe grec énonce des lois pour comprendre l'ordre naturel du monde qui aurait été engendré par la violence. La guerre est omniprésente dans notre histoire, aujourd'hui comme hier. Elle est à la fois l'expression d'une pratique culturelle et d'une volonté politique qui considère la guerre comme une solution envisageable parmi tout un éventail de possibilités. La guerre est souvent le fruit d'un legs culturel que les spécialistes cherchent à analyser et à comprendre. Cet ouvrage rassemble les contributions d'historiens, de philologues, d'archéologues, d'historiens de l'art et de numismates, qui abordent la guerre en Grèce, depuis Homère jusqu'aux périodes byzantine, médiévale et moderne. La guerre est omniprésente dans le monde des cités grecques comme l'attestent les textes et les images antiques. Les trois premières contributions soulignent ainsi la dialectique permanente entre la guerre et la paix dans les textes des historiens, des orateurs et des philosophes de l'Antiquité. Monique Trédé brosse tout d'abord le portrait des historiens de la Grèce d'époque classique, qui ont assuré leur bonne fortune en relatant les guerres menées par les Grecs (« La guerre et les historiens », p. 1-12). Laurent Pernot aborde ensuite le discours rhétorique, qui est un moyen de préparer, de conduire mais aussi de terminer une guerre (« Les orateurs antiques entre guerre et paix », p. 13-28). Comme un clin d'œil à la *rhétorikè*, Jacques Jouana se concentre sur l'art, ou bien la science, de la guerre, *polemikè*, innovation grecque qui se développe dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. (« Guerre et philosophie en Grèce ancienne : aux origines de l'art de la guerre », p. 29-46). Les historiens entrent alors dans la bataille. Dans une belle contribution, Pierre Ducrey revient sur l'apparition de l'hoplite et sur l'évolution des armes destinées à protéger la vie du guerrier (« Du nouveau sur le combat des hoplites. Vraiment ? », p. 47-57). De son côté, Denis Knoepfler aborde la question fondamentale de l'éphébie, qui a suscité de nombreux commentaires et de riches analyses, mais dont la documentation reste encore lacunaire et bien tardive (« L'éphébie athénienne comme préparation à la guerre du IV^e au II^e siècle av. J.-C. », p. 59-104). Après la défaite de 338 av. J.-C., Athènes cherche à renouveler sa force militaire afin d'assurer la défense de ses frontières. Cette réforme, qui a un coût que la cité attique cherche à financer, passe par la création, ou bien par une refonte, de l'éphébie. L'auteur se penche plus en détail sur l'éphébie d'époque hellénistique, qui serait devenue progressivement une école de formation plus civique que militaire. Puisant leurs racines dans un terroir grec, les techniques militaires de la Macédoine ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la guerre. Ces réformes militaires furent accompagnées par des réformes administratives profondes menées par Philippe II et Alexandre le Grand, qui visèrent aussi à réorganiser l'ordre social de la Macédoine, comme le montre Miltiade Hatzopoulos (« L'organisation de la guerre macédonienne : Philippe II et Alexandre le Grand », p. 105-120). Ils augmentèrent

ainsi le nombre des familles nobles, qui composaient le noyau des forces armées macédoniennes, afin de limiter l'influence de quelques familles, de s'attacher la fidélité de leurs hommes et de renforcer le rôle central de l'État. L'argent constitue le nerf de la guerre, aujourd'hui comme hier, en Syrie comme en Macédoine ou bien en Grèce, comme le rappelle Olivier Picard dans une démonstration brillante (« Payer la guerre en Grèce ancienne », p. 121-141). L'invention de la monnaie servit à financer la guerre et à s'assurer la fidélité des guerriers. La chouette d'Athènes fut ainsi pendant longtemps la monnaie des mercenaires. Devant l'ampleur des guerres et leur manque constant d'hommes, les cités grecques furent obligées de recruter toujours plus et en plus grand nombre de nouveaux combattants, ce qui les amena à générer de nouvelles monnaies (par ex., la monnaie de bronze de Corinthe). L'histoire de la Grèce n'est pas seulement antique, elle est aussi moderne comme le rappelle la deuxième partie de cet ouvrage. À partir d'une analyse approfondie de la *Mappae clavicula* et du *Livre des feux pour brûler les ennemis* de Marcus Graecus, Robert Halleux revient sur la question de la composition du feu grégeois (pétrole, lignite, huiles, gommes, résines et poix, matières sulfureuses et agents de texture) et de sa propulsion (flèches, pierres et grenades) qui s'appuie sur la balistique classique (« Le feu grégeois, ses vecteurs et ses engins de propulsion », p. 143-152). Son origine remonterait au siège de Constantinople durant lequel Callinicos, architecte originaire d'Héliopolis, aurait enflammé les vaisseaux des Arabes. De son côté, Jean-Yves Tilliette s'interroge sur la réception de la figure d'Alexandre le Grand au cours du Moyen Âge à partir de l'étude de l'*Alexandréide*, qui se substitue à l'*Énéide* de Virgile à partir du XIII^e siècle (« Alexandre le Grand, modèle et précurseur des croisés ? », p. 153-169). Au cours des premiers siècles médiévaux, l'image du souverain macédonien est plutôt sombre et négative : il est considéré comme un « chien de guerre ». Les textes médiévaux renouvellent cependant peu à peu le souvenir de sa destinée exceptionnelle. Alexandre le Grand devient progressivement un modèle pour les croisés qui entreprennent le voyage vers l'Orient : *Magnus in exemplo est* (Gautier de Châtillon, *Alexandreis* X, 448). Deux contributions interrogent ensuite des faits de guerre. Jean-Claude Cheynet revient tout d'abord sur la prise d'assaut de Constantinople par les Croisés en 1204 (« La défense de l'Empire romain d'Orient lors de la Quatrième Croisade », p. 171-192). Comment expliquer la victoire des Croisés alors que la situation ne leur était pas favorable ? Ils profitèrent de la qualité de leurs chefs, des défaillances de la partie adverse et d'une certaine indifférence de la population. Philippe Contamine aborde de son côté la conquête de la Morée au XIII^e siècle (« Quand la Morée était française : Faits d'armes et de chevalerie », p. 193-214). La région est conquise malgré les nombreuses querelles qui affectent les vainqueurs. Cette histoire est redécouverte dans les années 1820-1840 sous la plume de Joseph-Alexandre Buchon. Au moment où la Grèce se libère grâce à l'intervention de nations européennes philhellènes, Buchon cherche, selon ses propres mots, « à combler une lacune dans nos annales nationales en écrivant une histoire de la domination des Français aux XIII^e et XIV^e siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec ». Il cherche à redorer le prestige d'une histoire nationale. Jean-Pierre Bois évoque ensuite la réception de l'art militaire antique par le biais des études des textes anciens (« Polybe et le chevalier de Folard », p. 216-244). Le point fort en est la traduction de Polybe en six volumes par dom Vincent Thuillier, bénédictin de la congrégation de

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des v^e et iv^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-

68) et la chasse complète la mention de porcs, du fromage et du miel. L'élevage du cheval, pourtant si important dans la société spartiate, tient en sept lignes. Un petit chapitre est spécialement consacré à la production de la pourpre, le golfe de Laconie et Cythère abritant le murex. IV. Productions laconiennes (p. 70-81). Céramique, métal, marbre, puis tissu, vêtements et chaussures sont ainsi traités. V. Les finances. Ce chapitre détaillé compte plusieurs sous-parties ; la première comporte un appendice relevant les cas où les sources signalent des sommes d'argent dans l'histoire de Sparte. Il me semble pour ma part que l'idée de la monnaie de fer correspond à un des moments où l'histoire à Sparte se transmet sous forme de mythe (on renverra à « Iron Money in Sparta: Myth and History » dans A. Powell & St. Hodkinson [eds.], *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190 et à « Le mythe spartiate. Essai en historiographie », *Lakonikai Spoudai* IX [1992], p. 93-104). Un autre appendice est consacré aux affaires de corruption (p. 91-94), un troisième au financement de la guerre, un quatrième au butin (p. 103-107). La fin du livre est consacrée à une histoire rapide de la cité, divisée en chapitres traitant les époques archaïque, classique, hellénistique et romaine. L'auteur cherche à prendre le contrepied de l'image d'une Sparte repliée sur elle-même. Il rappelle que Lacédémone avait un territoire, une population, et des ressources variées, que dès l'époque archaïque, on trouve trace de liens commerciaux qui sont sans doute en partie approvisionnés par les Spartiates eux-mêmes. Suite à la mainmise sur la Messénie, de vastes superficies agricoles ont alimenté la richesse de la classe dominante, et l'on a vu se développer une production artistique, qui a ses clients extérieurs. L'auteur considère que les ravages du grand tremblement de terre ont été bien supportés, que le butin de la guerre du Péloponnèse a permis d'entretenir l'armée et des troupes mercenaires. Finalement, seule l'invasion de la Laconie et la perte de la Messénie ont permis de briser sa prépondérance politique. Elle a cependant réussi à se remettre suffisamment pour prétendre résister à la Macédoine. Certes Sparte n'avait qu'une pré-monnaie (les *obeloi*), mais cela n'empêchait ni le commerce, ni l'accumulation monétaire. L'État disposait d'un budget important (géré par les éphores ?). En tous cas, on ne peut pas parler d'un État sans activités économiques. Les divers appendices sont originaux et font de ce petit ouvrage un outil de travail également utile aux chercheurs. Si je ne peux qu'acquiescer à l'idée d'une Sparte plus ouverte sur le monde extérieur qu'on ne le dit habituellement, le repli de la cité, l'amenuisement du nombre de ses citoyens, la disparition de ses sculpteurs, le refus de frapper monnaie et la naissance conjointe du mythe de la monnaie de fer montrent que le V^e siècle a été un siècle d'épreuves. Le développement de l'Empire athénien a signé la fin des routes transméditerranéennes qu'empruntaient auparavant Phocéens, Cnidiens, Samiens et Éginètes. C'était la fin de l'époque glorieuse de Sparte, très vite soulignée par la révolte des hilotes. Le siège de Syracuse et l'alliance avec cette dernière et Tarente ouvrent cependant de nouvelles perspectives. L'intégration des néodamodes – selon moi, les anciens *homoioi* que l'appauvrissement a fait sortir de la caste supérieure – dans l'armée a redonné à Sparte des troupes et la force de vaincre. La victoire de 404 (due aussi et surtout à l'alliance de Lysandre et de Cyrus le Jeune) et la réouverture de routes maritimes auraient cependant demandé une profonde transformation des structures. Le refus de ces transformations conduit à la catastrophe. Cependant je pense, comme l'auteur, que la cité, certes réduite mais encore importante pour un État grec, et non dépourvue de

ressources, bien placée sur la route transméditerranéenne, est capable de se concevoir comme suffisamment forte pour lutter contre le Macédonien, puis au III^e siècle, être encore un État vivant, à qui l'idéologie de la royauté hellénistique rend une nouvelle modernité. Il faudra l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens et des Achéens pour venir à bout de ce petit État. Bel exemple de résistance tout de même.

Jacqueline CHRISTIEN

J.G. MANNING (Ed.), *Writing History in Time of War. Michael Rostovtzeff, Elias Bickerman and the "Hellenization of Asia"*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 153 p., 4 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 24). Prix : 38 € (broché). ISBN 978-3-515-10948-2.

Le volume d'historiographie que nous présentons ici comporte sept chapitres et deux appendices ; il est doté d'une bibliographie (p. 136-145) et d'un index (p. 146-153). Il est issu d'un événement scientifique qui s'est tenu en novembre 2011, lorsque Pierre Briant a donné la quatrième conférence annuelle de la série « Michael I. Rostovtzeff Lecture » à l'Université de Yale. Le volume reflète les échanges qui ont eu lieu durant deux journées et qui touchent à deux « géants » des Sciences de l'Antiquité, Michael Rostovtzeff (1870-1952), qui termina sa carrière à New Haven précisément, et Elias Bickerman (1897-1981), qui avait été l'élève du premier. La trajectoire personnelle et intellectuelle des deux hommes, comme le souligne J.G. Manning, dans son introduction (chapitre 1, p. 7-11), fut durement touchée par la guerre et l'exil, de sorte que leurs travaux portant sur l'Antiquité doivent se lire au miroir d'un présent tourmenté et fécond à la fois. La période hellénistique, en particulier, avec le *new deal* qui la caractérise était particulièrement « bonne à penser » pour ceux que les mutations du début du XX^e siècle, sur le plan politique, économique, social, culturel et religieux, interpellaient. À bien des égards, donc, ce volume est exemplaire d'une démarche qui considère que toute histoire, fût-elle tournée vers Alexandrie ou Jérusalem, vers Athènes ou Tyr, au lendemain des conquêtes d'Alexandre, est foncièrement contemporaine. L'identité juive de Bickerman, les racines russes de Rostovtzeff laissent en effet une profonde empreinte dans la manière dont ils ressaisissent les enjeux du passé, même si l'un comme l'autre sont passés par le moule, combien prestigieux et marquant, de l'*Altertumswissenschaft* allemande. C'est autour du concept d'« hellénisation » que le volume est construit, dans la perspective du dialogue entre Rostovtzeff et Bickerman. Un des points forts du livre est précisément, au chapitre 3, la réédition du *review article* portant sur la synthèse de Rostovtzeff (*Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941), rédigé par Bickerman pour la revue *Renaissance* en 1944-1945, une revue dans laquelle, en 1943, Rostovtzeff avait publié un article sur le thème de l'hellénisation. L'effet de dialogue est donc judicieusement restitué dans le volume, dont la lecture est très enrichissante. La question de l'hellénisation s'avère en tout cas cruciale pour l'œuvre des deux historiens ; elle trouve aussi des échos dans le vécu de ces deux exilés contraints à faire l'expérience d'une acculturation difficile, suite à une guerre. Pierre Briant, qui a récemment revisité, dans sa synthèse sur *Alexandre des Lumières* (2012), la pensée des historiens, philosophes ou moralistes des XVII^e-XVIII^e siècles quant aux boule-

versements, positifs et négatifs, induits par la conquête gréco-macédonienne du Proche-Orient, propose, dans l'essai inaugural (p. 15-31), une analyse de l'intersection entre les analyses de Rostovtzeff et Bickerman, ainsi que de l'impact du contexte politique et de leur vécu sur la manière dont les deux savants ont écrit l'histoire de l'hellénisation du Proche-Orient. On ne s'étonnera pas de voir apparaître, dans le débat, le nom de Franz Cumont, puisque les fouilles de Doura-Europos, menées conjointement par Rostovtzeff et le savant belge, furent en quelque sorte la « palestre » dans laquelle Rostovtzeff testa bien des hypothèses destinées à prendre toute leur ampleur dans sa magistrale synthèse de 1941. C'est là qu'il prit toute la mesure de la complexité de ce qu'il appelle « the big problem, the eternal problem » (Briant, p. 23), c'est-à-dire la manière dont la culture grecque et la culture orientale sont entrées en contact. Or, à l'époque où Rostovtzeff et Bickerman s'efforcent d'éclairer ces processus, l'antinomie entre Occident et Orient, entre l'Europe et l'Asie, terre de colonisation, reste vive. Le présent stimule donc la réflexion sur l'Antiquité et pousse les deux savants, par le biais de comparaisons parfois audacieuses, à moderniser les termes de la question, au risque de l'anachronisme. Jusqu'à quel point, en effet, l'impérialisme britannique ou français, porteur d'« européanisation », peut-il être considéré comme une matrice pour penser celui des Macédoniens et des Grecs ? Pierre Briant expose très bien la complexité d'un dossier dans lequel le poids des illusions et désillusions, la part de l'émotionnel et du vécu sont considérables, d'autant que ce qui semble en jeu, c'est le destin des civilisations. Le chapitre 3 (p. 33-43) repropose donc le texte de Bickerman intitulé « The Europeanization of the Classical East. A propos of the book by Michael Rostovtzeff », paru dans *Renaissance* en 1944-1945, dans une autre période de guerre que celles que Rostovtzeff avait connues précédemment. Ce texte est tout à fait passionnant, qui n'hésite pas à parler, par exemple, de *State Socialism* pour l'Égypte lagide du III^e siècle av. J.-C. ; Bickerman pose les questions avec acuité, en partant du présent : « We are loathed from Casablanca to Canton, and the Orientals do nothing but dream of ridding themselves of our civilization, having borrowed from us the technique and art of war. How can we explain this attraction of Hellenism, this persistence of Europeanisation in the ancient Orient where even Buddha is Hellenised » (p. 40). Il termine sur le même ton paradoxal et dramatique à la fois : « May we nurse the hope that, if the barbarians emerging from the Germanic universities succeed in destroying our civilisation, its humanitarian ideals will be defended by a Vietnamese and that the memory of Racine will be preserved in Timbuctoo? ». Le chapitre 4, dû à M. Stolper (p. 45-61), revient sur des échanges épistolaires familiaux avec Bickerman et évoque ses difficultés pour émigrer aux États-Unis, le comparant avec celles de Leo Oppenheim. Ces documents ouvrent une fenêtre sur la précarité dans laquelle vivaient les savants juifs obligés de quitter l'Autriche ou l'Allemagne. Dans le chapitre 5 (p. 63-70), J. Collins revient, après la splendide biographie intellectuelle de Bickerman par Albert Baumgarten, sur la question de l'identité juive de l'auteur de *The God of the Maccabees*. Sous le titre « The Cosmopolitan Jew and the Allure of Zion », il cerne l'apport de Bickerman au judaïsme, tout en utilisant Rostovtzeff, pour qui ces questions sont très marginales, comme révélateur des choix opérés par le premier. Il montre bien que Bickerman met hellénisme et judaïsme en tension, mais ne les oppose pas nettement, comme on l'a trop souvent écrit. Du reste, ces deux

« visages » de l'époque hellénistique cohabitaient subtilement dans l'existence même de Bickerman. De fait, M.D. Gyax éclaire, dans le chapitre 6 (p. 71-87), les multiples identités de Bickerman. Sa Russie natale, l'Allemagne qui l'a formé, la France et les États-Unis qui l'ont accueilli, et Israël, la patrie ancestrale, chacune avec leur culture respective, ont contribué à forger une personnalité complexe et paradoxale (Bickerman n'apprit jamais l'hébreu, tout en travaillant si intensément sur le judaïsme !), versatile et encore profondément insaisissable, empreinte d'une *métis* qui n'est pas pour peu dans la fascination que le personnage continue d'exercer sur nous, par-delà ses œuvres. L'analyse de son parcours biographique et de sa production scientifique montre qu'il a su combiner diverses identités, en jouer et les faire évoluer, jusqu'à la destruction de ses archives personnelles, question de brouiller définitivement les pistes ! C'était cependant sans compter avec l'extraordinaire perspicacité d'Albert Baumgarten, auteur d'une magnifique biographie intellectuelle de Bickerman parue en 2010 et du chapitre final du livre (p. 90-119) : « Rostovtzeff and Bickerman on Hellenization: a Comparison and Contrast », l'un des plus brillants du volume. La comparaison entre les deux itinéraires, les publications, les idées, les hypothèses s'avère très fructueuse. Proches et différents à la fois, Rostovtzeff et Bickerman ont en commun ce souci d'inscrire le passé dans le présent, et vice versa, dans un contexte, celui de l'entre-deux-guerres et de la Deuxième Guerre mondiale, qui vit les identités se cristalliser, les enjeux s'exacerber, renforçant l'impression que, comme à l'époque hellénistique, deux blocs s'affrontaient dans une relation inévitable, féconde, mais asymétrique. Néanmoins, là où Rostovtzeff, devenu part intégrante de l'*establishment* académique américain, défend l'hypothèse d'un amalgame culturel « organique » sous la bannière de l'hellénisme – le dialogue avec Cumont sur ces questions apporte un éclairage absolument décisif –, Bickerman, demeuré plus marginal dans son pays d'accueil et étranger à sa culture, souligne la fragmentation culturelle perdurante, l'absence de véritable synthèse et le maintien d'un rapport de force entre dominants et dominés. Si ce livre mérite le détour, c'est non seulement parce qu'il apporte un éclairage très suggestif sur l'histoire et l'historiographie de l'époque hellénistique, mais c'est aussi parce que, à travers les cas de Rostovtzeff et Bickerman, il interroge les manières de « faire de l'histoire » : appréhender le passé par le présent, questionner les dynamiques culturelles à travers les expériences personnelles, écrire l'histoire en tension avec le vécu de l'historien. Signalons encore que l'appendice A (p. 121-127) propose un texte inédit de Rostovtzeff intitulé « Adventures of a College Professor » qui éclaire ses relations avec le contexte russe et Bickerman, tandis que l'appendice B (p. 128-134) contient un texte autobiographique dans lequel Rostovtzeff décrit sa carrière académique et qui fut envoyé à son collègue japonais R. Awano en 1940 pour être traduit en japonais. Dans le dernier paragraphe, Rostovtzeff souligne le fait qu'en dépit de la fragmentation de ses champs d'intérêt, tout cela est *organiquement* connecté et forme un tout logique. Le livre édité par J.G. Manning est une réussite ; il montre tout l'intérêt qu'il y a à relier l'historien à l'histoire qu'il écrit, le passé au présent qui fournit des grilles de lecture, bref à pratiquer des va-et-vient analogiques qui enrichissent notre compréhension des faits et des hommes.

Corinne BONNET

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 1. Early Greece, the Olympics, and Contests*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-338 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-921532-4.

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 2. Greek Athletic Identities and Roman Sports and Spectacle*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-389 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 40. ISBN 978-0-19-870378-5.

The history of ancient Greek sport has come into its own; over the last decades it has become a staple undergraduate course on both sides of the Atlantic. Only as late as the 1980's Gardiner's *Athletics of the ancient world* (1930) would have been the handbook of choice, but this has now been replaced by recent titles, e.g. Miller (2004), Kyle (2007). Source books have also appeared, e.g. Miller (2004³), as well as companions, e.g. Christesen and Kyle (2013). Thomas Scanlon has played no mean part in this development: his bibliographical survey of 1984 opened a wide range of studies on ancient sport history to a (student) readership. He has published a number of important articles and studies on the topic, and his Oxford Handbook has been announced. Parallel to this project OUP has also commissioned the two volumes' set of *Oxford Readings in Classical Studies* under review. This series aims to present "a representative selection of the best and most influential articles on a particular author, work, or subject". One would have thought the on-line availability, and especially JSTOR, to have rendered this type of collection redundant, but most of the contributions are not found easily online. At the same time, overlap with a similar, but slimmer volume edited by König (2010) has been avoided. Moreover, six articles have been translated from the original French or German into English. Scanlon offers a brief survey of the recent historiography of the topic (repeated in the second volume), and additional bibliographic information can be found in the introductions to the sections, as well as in the afterwords that follow most of the articles. Section I opens with an article by Scanlon (or. 1999) on the (problematic) evidence for sport activities in Minoan Crete. It was apparently not easy to find a recent article on sport in Homer: Willis (or. 1941) aims to reconstruct the realities of ancient funeral games, such as are represented in epic from Homer up to Nonnus and Quintus Smyrnaeus. There is little attention (and none in the afterword) for historical traditions of funeral games. The section concludes with a translation of an article on athletes and hero cults by de Polignac (or. 1979), who uses the afterword for an elegant critique of his own views and even suggests where later authors on the topic could have pushed matters further. The next section offers a diachronic survey of the ancient Olympics. We find an important discussion by Sinn (or. 1991) on the early history – suggesting that the first Olympics after the Persian wars presented a crucial step in the development as a Panhellenic contest. Crowther (or. 1996) discusses the (limited) involvement of cities with "their" athletes appearing at Olympia; and Farrington (or. 1997) investigates the catchment area of the Olympics over the centuries, pointing at remarkable geographic changes, with implications for their function as a marker of Greek identity in the imperial period. Section III focuses on technical matters, like lanes and turns in running competitions by Miller (or. 1980) and the scoring of the pentathlon by Kyle

(or. 1990), both of which must remain somewhat speculative. Golden's chapter on the division of labour and commemoration of equestrian victory (or. 1997) has more relevance for the social historian, and could fruitfully have been placed in the next section, in vol. 2, on identity and social status. – Vol. 2 opens with Pleket's seminal contribution on the sociology of ancient sport (or. 1978, reprised in 2001), followed by David Young (or. 1983) on ancient amateurism in Greek athletics. Decker discusses gymnasia (or. 1995), in the afterword he refers the reader rightly to the excellent collection on the Hellenistic *gymnasion* by Kah and Scholz (2004). A study of the *gymnasion* in Roman times is still a desideratum. Scanlon's own discussion of girls' participation in the Heraia (or. 2002) concludes this section. In the afterword he concedes that the evidence for female is scarce, but he is right to argue against an overly skeptical view in this respect. The next session turns the attention to Greek games under Rome. Mann (or. 2002) deals with Roman interest and Roman participation in Greek games, and Sinn (or. 1998) discusses the *schola* (somewhat anachronistically described as a guildhall) of the athletic association in Rome, which has been a German excavation. We may note that there is still no major study of these associations under Rome. It is a pity that these chapters are not followed by a discussion of athletic contests at other sites and in individual Greek cities (such as Athens), which would have contributed towards a better understanding of sport as a long-term Greek cultural phenomenon. In the last part the focus is on Italy. Scanlon (p. 14) maintains that "Roman games (*ludi*) and Greek (*agōnes*) connote non-serious leisure playing the same semantic sphere as other cultures", but this is debatable. Louis Robert has repeatedly asserted that the Greek *agōn* is better translated as contest – if only to stress its serious nature. Moreover, even if gladiators in the Eastern provinces sometimes borrowed from athletic modes of self-representation e.g. for their epitaphs, they still did not occupy a similar position in the eyes of organisers, audiences, or indeed their hometowns. As it is, the volume contains three pieces on Roman *ludi*: Welch (or. 1994) on the history of the Roman arena in Italy, Carter (or. 2003) on the famous *Senatus Consultum de Pretiis Gladiatorum Minuendis*, and Kyle (or. 1994) on the issue of how the meat of animal fights found its way into the Roman food-chain. Gori discusses Etruscan sport (or. 1986-1987). The volume is concluded by a somewhat dated piece on Roman chariot races by Harris (or. 1972). Each volume has its own excellent index. To conclude: this reviewer would have expected a focus on Greek athletics alone – and a separate volume on Roman spectacles – but we may be grateful for what we get here: a fine collection of articles and an excellent contribution to our teaching materials.

Onno VAN NIJF

Maia WELLINGTON GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (Ed.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World*. Leyde – Boston, Brill, 2015. 1 vol. XIV-222 p., 43 ill. n/b, (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 21). Prix : 135 € (relié). ISBN 978-90-0428050-2.

Cet ouvrage regroupe les contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu en 2013 sur le thème des collections dans l'Antiquité. Si les collections d'antiques depuis la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine ont été relativement bien

étudiées ces dernières années, les ouvrages sur le phénomène de la collection *durant* l'Antiquité sont beaucoup plus rares, même si ce champ d'étude s'est fortement développé durant ces deux dernières décennies. Le chapitre introductif présente un état de la recherche sur les collections, les différents moyens d'acquisition d'objets étrangers ou locaux, la conservation et la présentation de ces objets depuis l'époque archaïque jusqu'au début de l'époque chrétienne. Il met l'accent sur des monuments ou des collections qui sont archétypales dans le sens où elles annoncent la manière de collectionner des époques postérieures, et identifie trois types de collections antiques : publique (par ex. les objets accumulés dans les temples et les trésors), privée (appartenant aux rois ou à l'élite civile) et virtuelle (littéraire ou peinte). Ce dernier type de collection apporte à la fois des informations sur la manière dont les Anciens répondaient à la vue des objets d'art et sur la façon dont ces collections pouvaient être exposées. Via l'étude des collections antiques, l'ambition de l'ouvrage est également d'améliorer notre compréhension des religions antiques, de l'organisation des espaces publics et privés, des goûts de l'élite et du peuple ou encore des objets ayant appartenu à ces collections. M. Franci traite de l'évolution de la perception de l'art étranger dans le Proche-Orient ancien et des idées développées dans cette région qui ont amenés à l'idée de collection. Les treize articles qui suivent traitent des collections dans le monde gréco-romain. J. Shaya se penche sur les collections des trésors des temples grecs, leurs inventaires, leur signification, la manière dont elles étaient perçues et comprises à l'époque hellénistique et l'invention du concept de collection. M.M. Miles s'interroge pour sa part sur les racines des collections privées et leur exposition dans la Méditerranée de l'époque hellénistique ; l'exposition d'une collection d'art étant un moyen privilégié d'affirmer sa richesse et son statut social. L'étude d'A. Kuttner se focalise sur les collections royales hellénistiques et en particulier sur celles des Attalides dans la citadelle de Pergame. La contribution d'E. Prioux a pour thème les discours poétiques sur les collections d'intailles et de pierres de valeur. Les neuf articles suivants se rapportent aux collections de l'époque romaine, champ d'étude plus ancien, à l'historiographie riche. P. Liverani s'intéresse au mode de fonctionnement des collections publiques à Rome et à leur « inventarisation » ainsi qu'à leurs liens forts avec l'administration civile. A. Bounia cherche à définir les différents modes de collection, les notions qui définissent l'appréciation de la culture matérielle et l'usage des accumulations d'objets dans le but de construire un ordre cosmologique. A. Lazzeretti se penche quant à elle sur les collectionneurs tels que Verrès et Cicéron à la fin de la République tandis que I.G. Mastrosoa étudie les relations entre le phénomène de la collection et les pratiques somptuaires liées au banquet dans les demeures de la fin de la République et du début de l'Empire. F. Ghedini et G. Salvo présentent les témoignages littéraires et archéologiques liés aux galeries d'art privées à Rome et quelques exemples de galeries de peintures. Sur la base de sources épigraphiques et iconographiques, N. Jones analyse les indices permettant de reconstituer la manière de collectionner et d'exposer des panneaux de peintures de chevalet et l'intérêt des Romains pour les peintures grecques. R. Neudecker postule que les statues et les fragments exposés dans les jardins romains publics, privés ou impériaux sont des collections d'objets affirmant la culture du propriétaire plutôt que des collections montrant à voir l'évolution de l'art. L'article de L. Stirling traite de la nature de la collection durant l'Antiquité tardive et de ses modes d'acquisition souvent difficiles à

distinguer dans le matériel archéologique (héritage, seconde main, achat d'objets neufs). S. Bassett s'intéresse aux collections qui ont permis d'ancrer la ville de Constantinople dans une nouvelle identité chrétienne tout en tenant compte de son héritage gréco-romain. Enfin, pour clore le volume, J. Elsner propose un chapitre où il conclut que la pratique de la collection dans l'Antiquité gréco-romaine est un aspect fondamental de la vie culturelle de l'élite ; il replace dans le même processus que la collection de textes la collection d'objets d'art qui n'en est que la manifestation matérielle et précise que les collections antiques, leurs méthodes et leur organisation sont un cadre permettant de mieux comprendre les sociétés antiques. Le volume est accompagné d'index des textes antiques, des noms de lieux, des noms de personnages antiques et modernes, des mots grecs, latins et égyptiens, et des sujets généraux. Ce livre regroupe ainsi les contributions de spécialistes d'un champ d'étude relativement méconnu des historiens de l'art antique ; il rassemble de riches études, portant sur une longue période, dont les recoupements constituent un apport en soi ; un ouvrage important donc pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire des collections.

Isabelle ALGRAIN

James KER & Christoph PIEPER (Ed.), *Valuing the Past in the Greco-Roman World. Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. X-547 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 369). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-9-0042-6923-1.

Cet ouvrage est la publication du septième colloque sur les valeurs anciennes, projet biennal débuté en 2000 et qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui sous la tutelle des universités de Leyde et de Pennsylvanie. Le prochain colloque, le neuvième, se tiendra à Leyde en 2016. Le thème choisi pour l'édition de 2012, « Valuing the past in the Greco-Roman world » (le titre du colloque était « Valuing antiquity in antiquity ») englobe potentiellement les autres thèmes déjà abordés, dans la mesure où tous peuvent être envisagés d'un point de vue diachronique. Introduction comprise, le volume livre une vingtaine de contributions en anglais réparties en six chapitres qui en comprennent chacun entre deux et quatre : « Locating The Past in Peoples or Places », « Encountering the Past through Material Objects », « Persons Seeming to Embody an Ancient Ethos », « The Present Distanced from Past Examples », « The Archaic Past in Literary History » et « Antiquarian Discourses ». Cette organisation n'était pas la seule possible, est-il précisé dans l'introduction, car certaines questions traversent tout le volume. Le thème est traité essentiellement sous un angle littéraire. Des trois contributions qui constituent la partie « Encountering the Past through Material Objects », une seule prend comme point de départ les objets eux-mêmes, en l'occurrence les keimêlia (p. 146-172). Les temples brûlés (p. 111-145) et les offrandes de Crésus (p. 173-196) sont quant à eux abordés principalement au moyen des sources littéraires. Dans la plupart des cas, il est donc question de la vision d'intellectuels : historiens, orateurs, poètes, philosophes. S'il est vrai que les tragédies (comme l'*Ajax* de Sophocle) et les discours étaient destinés à un public assez large, l'étude des keimêlia est probablement celle qui approche au plus près la conception du passé du « commun des mortels », avec l'infinité de variations individuelles que

cela implique. Les intellectuels n'en sont pas moins des produits de leur époque. Étudier leur vision du passé, sincère ou manipulée, c'est donc aussi étudier celle d'une partie de leurs contemporains. Cette vision est loin d'être homogène et, bien que souvent positive, elle peut aussi s'avérer ambiguë voire, parfois, négative. Le passé lointain, avec dans le domaine littéraire l'horizon homérique comme référence absolue, n'est pas systématiquement le plus prisé et la notion « d'archaïque » n'est pas toujours positive (p. 369), contrairement à ce qu'on pourrait croire. Les orateurs attiques du IV^e siècle av. J.-C. utilisaient plus volontiers les *exempla* récents ou contemporains, plus susceptibles de convaincre leur audience (p. 346). Denys d'Halicarnasse considère qu'il y a eu, après un âge d'or de la littérature, un déclin, mais que son présent voit la renaissance des lettres grecques (p. 389). Le passé pouvait ainsi être égalé, et même dépassé (voir le panégyrique de Domitien par Stace), mais il constituait toujours le point de référence, même lorsque se développèrent des notions de changement et d'amélioration, comme ce fut le cas notamment au V^e siècle av. J.-C. en Grèce. On était alors encore bien loin de notre concept moderne de progrès. Si les sociétés anciennes étaient davantage tournées vers le passé, elles ne prenaient pas moins la mesure de la distance qui le sépare du présent. Cette distance temporelle allait souvent de pair avec une distance géographique. Chez Pline l'Ancien, à mesure que l'on s'éloigne de la ville pour aller vers les faubourgs, l'Antiquité ressurgit (p. 89-91). Tacite utilise le même *topos*, mais à plus grande échelle, en parlant des Germains (p. 232). Certains auteurs antiques ont montré une conscience aiguë de la difficulté d'accéder au passé. Celui-ci ne peut être transmis qu'au travers d'un processus de médiation. Encore faut-il que les médiateurs soient dignes de confiance, remarquait Aulu-Gelle (p. 475). L'histoire de Régulus, figure historique et légendaire de Rome, est à ce titre exemplaire. Le caractère ambigu de ses dernières péripéties a autorisé les auteurs anciens à les interpréter de façons diverses, tantôt négatives, tantôt positives (p. 243-266). De l'accessibilité à ces différents auteurs dépendra l'opinion que l'on se forgera de Régulus. Cette question de la médiation posée par Aulu-Gelle est toujours d'actualité pour l'historien et le philologue ; la « tradition littéraire féminine » dont Sappho serait la figure tutélaire est en grande partie une construction de commentateurs masculins plus tardifs, qui donnent ainsi une image biaisée voire tronquée de ces poétesses (p. 412). La diversité des approches et des sujets traités dans ce volume reflète la diversité des visions de l'Antiquité dans l'Antiquité. Le lecteur pourra apprécier toute la complexité de ce rapport au passé, lequel n'était pas systématiquement glorifié, loin s'en faut. Seul point commun : le passé était toujours source d'enseignement ou, du moins d'interprétation du présent. Peu importait, au fond, l'authenticité des Lélèges et des Pélasges : les valeurs qu'on leur attribuait permettaient, par contraste, de définir le présent (p. 52). Même chez Lucrèce, qui rejetait pourtant l'historiographie « traditionnelle », l'histoire a des leçons à fournir. C'est peut-être ce qui porte le plus à réflexion dans cet ouvrage. Dans le monde contemporain, le passé n'est que rarement étudié comme sujet d'actualité ; peut-être est-ce une erreur. M. M. Miles en est apparemment convaincu, lui qui cite Mark Twain (p. 139) : « History does not repeat itself, but it does rhyme. »

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Karl GALINSKY (Ed.), *Memoria Romana. Memory in Rome and Rome in Memory*. The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2014. 1 vol. XIII-193 p., 42 fig. (MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, SUPPLEMENTARY VOLUME 10). Prix : 85 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11943-1.

Il s'agit en fait de la publication des communications présentées au colloque organisé à Rome en octobre 2011 dans le cadre du projet de recherche *Memoria Romana* (<http://www.utexas.edu/research/memoria>) qui participe du développement général des études sur la mémoire, la mémoire et l'oubli, la mémoire et l'histoire depuis près de quarante ans. Le choix des onze contributeurs met l'accent sur la variété des approches des rôles multiples que la mémoire, composante fondamentale de la culture romaine, a joués dans l'*Vrbs*. Mais ce choix souligne aussi combien cette histoire de la mémoire est en constant devenir. Après la riche introduction à la fois historiographique et méthodologique de Karl Galinski, le volume est organisé en quatre grandes parties : « Rome: Memory and Memoirs », « *Memoria* in Ancient Rome », « *Memoria* in Roman Art and Topography », « Ancient and Modern Memories ». L'épilogue de l'architecte et designer Daniel Libeskind à partir d'expériences vécues (Musée Juif de Berlin, Mémorial de Ground Zero) ouvre d'enrichissantes perspectives sur les corrélations actuelles entre architecture et mémoire. Dans toutes les contributions, l'accent est fort heureusement mis sur le vécu, sur le point de vue du « Roman Viewer » tandis que le recours aux nouvelles technologies révèle un tout autre Auguste de Prima Porta. En bref, il y a dans ces quelques pages beaucoup de neuf.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jessica Homan CLARK, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII + 240 p. Prix : 74 \$. ISBN 978-0-19-933654-8.

Comment les Romains de la période républicaine réagissaient-ils face à une défaite militaire ? À partir de cette question, Jessica H. Clark a trouvé matière à entamer d'importantes recherches doctorales, qui ont abouti, avec fruit, à la publication de cet ouvrage. L'objet est effectivement passionnant. Comme bien d'autres peuples, les Romains se sont attachés à louer les victoires militaires de leurs légions et de leurs commandants. Si bien que le lecteur des textes antiques pourrait presque croire que l'histoire de l'armée romaine consisterait en une expansion sans heurts sur de nouveaux territoires, une défense sans failles des frontières de l'État ou une résolution facile des troubles de l'ordre public par l'écrasement des révoltes. Jessica H. Clark montre que cette conception de l'histoire militaire est évidemment erronée, mais elle montre aussi et surtout comment une défaite ou un revers pouvaient être exploités par les écrivains antiques. En ce sens, il ne s'agit pas tant d'une étude sur les guerres romaines qu'un ouvrage sur les écrivains qui les ont narrées. Le plan de l'ouvrage se compose de cinq grands chapitres. Après un avertissement, une table des abréviations, une liste chronologique des principales défaites depuis le sac des Gaulois de 390 jusqu'à la défaite de C. Servilius contre les esclaves de Sicile en 102 av. J.-C., quelques cartes du bassin méditerranéen et une introduction (p. 1-15), le premier

chapitre (p. 16-49) traite de la manière selon laquelle le Sénat ou des individus ont géré le souvenir et la présentation des défaites au peuple. Pour ce faire, J. H. Clark dresse un état de l'historiographie et des sources disponibles ; pour la période républicaine, ces dernières consistent essentiellement en des textes littéraires. En les étudiant scrupuleusement, elle se rend compte que si la représentation de l'armée romaine dans l'imaginaire collectif consiste en une institution toujours victorieuse, cela réside dans le fait que les auteurs anciens développaient généralement plus en détail le résultat ultime d'une guerre, sans s'appesantir sur toutes les étapes qui ont mené à la victoire finale, et qui comportaient souvent plusieurs revers de fortune. Sur base de l'analyse de la deuxième guerre punique, le deuxième chapitre (p. 50-93) présente un cas concret de gestion de la défaite dans le cadre d'un conflit, jusqu'à la victoire finale. Cette guerre est un exemple parfait pour la thèse de J. H. Clark, puisqu'une succession de plusieurs défaites amènent, *in fine*, à la victoire de Rome. Les réactions des Romains par rapport à ces revers sont passées en revue : la minimisation, la mise en évidence des points positifs dont on peut tirer parti pour rebondir, l'argument financier, l'argument religieux, etc. Le troisième chapitre (p. 94-133), intitulé *Managing Defeat* étudie comment le Sénat utilisait l'outil du triomphe, particulièrement entre 201 et 167 av. J.-C., pour masquer un certain nombre de défaites en Gaule Cisalpine (199, 196), en Hispanie (196, 194, 190, 185), en Ligurie (186, 176), en Asie Mineure (188), en Istrie (178), en Thessalie (171) ou en Macédoine (170). La tactique du Sénat consistait généralement, après les défaites, à engranger un nombre suffisamment honnête de victoires, afin de pouvoir justifier un triomphe, et de conclure la guerre sur une note positive ; cela devait suffire pour reléguer les défaites au rang de simples difficultés ayant mené à la victoire finale, imposée aux ennemis. Toutefois, cette manière de procéder ne pouvait être appliquée que si les défaites étaient relativement limitées par rapport aux victoires. Or, durant la période 156-130 av. J.-C., celles-ci se répètent de façon plus intense. J. H. Clark expose donc, dans le quatrième chapitre (p. 134-171), les solutions alternatives dont ont usé le Sénat et les généraux, afin de laver leur honneur de ces nombreux revers. Une des actions parmi les plus spectaculaires dont ils usent réside dans l'anéantissement total de l'ennemi, comme ce fut le cas pour la destruction intégrale de la ville de Carthage, à l'issue de la troisième guerre punique. Le cinquième et dernier chapitre (p. 172-207) envisage la dernière période couverte par J. H. Clark, allant de 120 à 101 av. J.-C. Durant celle-ci, elle passe en revue une série de mauvaises décisions inspirées par les défaites. Malgré une augmentation sensible des victoires engrangées sur le terrain militaire, la population romaine développe un sentiment d'insécurité, dû à une crise socio-économique sensible. Le procès des vestales de 114-113 av. J.-C., amenant à leur condamnation, est présenté comme un exemple de ces actes qui furent posés pour expliquer des défaites romaines, et pour en prévenir d'autres. Au final, ce livre développe à merveille la formule de Corneille dans *Le Cid* : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Car les Romains semblent eux-mêmes avoir compris que les plus éclatantes victoires ne pouvaient être possibles qu'au terme d'un chemin pavé d'embûches et de revers. L'analyse présentée dans cet ouvrage permet de mieux saisir dans quelle mesure les réactions des dirigeants vis-à-vis des défaites ont permis à Rome de rebondir, avec plus ou moins de succès, sur chacune d'entre elles.

David COLLING

Matthias GELZER, *Cicero. Ein biographischer Versuch, 2.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. XXVII-407 p., 2 cartes (ALTE GESCHICHTE). Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-09903-5.

Ce livre est la réédition d'un volume paru en 1969 chez le même éditeur et réimprimé en 1983. La biographie composée par Matthias Gelzer, qui prend pour base une longue notice rédigée pour la *Realencyclopädie (M. Tullius Cicero als Politiker, RE 7A, 1 [1939], col. 827-1091)*, demeure à ce jour l'ouvrage de référence sur la vie de Cicéron. La présente réédition comporte un certain nombre de compléments : une introduction (« Forschungsgeschichtliche Einleitung ») due à Werner Riess, une liste des ouvrages et articles cités par M. Gelzer, une bibliographie complémentaire et une chronologie. Dans son introduction (p. IX-XXVII), W. Riess retrace d'abord la vie de M. Gelzer (1886-1974). Né à Liestal en Suisse, celui-ci a étudié l'histoire et la philologie classique à Bâle auprès de maîtres prestigieux (Friedrich Münzer, Richard Heinze, Alfred Körte), puis l'histoire ancienne à Leipzig sous la conduite d'Ulrich Wilcken. En 1909, il présente à Leipzig une dissertation sur l'administration byzantine de l'Égypte : le recours à la documentation papyrologique, l'intérêt pour l'Antiquité tardive sont remarquables à cette date. En 1912, il obtient l'habilitation à Fribourg-en-Brisgau avec *Die Nobilität der römischen Republik*, travail de pionnier qui fonde l'étude des relations sociales sous la République romaine. De 1919 à 1955, il enseigne l'histoire ancienne à l'Université Johann Wolfgang Goethe de Francfort. Outre sa biographie de Cicéron, il a écrit d'importantes monographies sur César et sur Pompée et de très nombreux articles consacrés à la République romaine et à l'histoire antique. Son élève le plus remarquable fut Hermann Strasburger (1909-1985). W. Riess évoque le débat qui, des années durant, opposa le maître et le disciple à propos de la personnalité de César. Pour Gelzer, César était le type même de l'homme d'État, capable de saisir les nécessités de l'heure et doué de créativité politique, alors que Strasburger jugeait beaucoup plus sévèrement celui qui porta un coup décisif au régime républicain et estimait qu'il n'avait pas de plan d'ensemble pour réorganiser la *respublica*. Ce débat s'est déroulé dans un climat d'amitié et de grand respect mutuel, comme en témoigne la dédicace du *Cicero* de Gelzer à Strasburger, *in Dankbarkeit*. Le jugement de Gelzer sur César a influencé le regard qu'il portait sur Cicéron : s'il admirait sans réserve l'orateur, l'écrivain et le philosophe (se dégageant ainsi de l'influence de Mommsen, qui déclarait Cicéron *ohne Einsicht, Ansicht und Absicht*), il se montrait sévère pour l'homme politique. Dans la seconde partie de son introduction, W. Riess évoque les grandes tendances de la recherche cicéronienne depuis 1969. Il distingue cinq domaines thématiques : la perception de la crise politique par Cicéron, la culture mémorielle et l'utilisation des *exempla*, la signification politique de la philosophie cicéronienne, l'activité d'avocat de Cicéron, le rôle de la rhétorique dans la création littéraire et la vie politique de Cicéron. Il présente ensuite un certain nombre de travaux concernant ces différents domaines. Ces pages sont incontestablement utiles pour connaître l'état actuel des études cicéroniennes. On peut cependant regretter que l'auteur cite presque uniquement des travaux en langue allemande et en langue anglaise, ce qui est le cas aussi dans la bibliographie complémentaire (p. 387-391). Dans cette dernière, qui compte quelque 130 références, on ne

relève qu'un seul titre en italien et un seul titre en français (si l'on ne tient pas compte du *Cicéron* de P. Grimal mentionné dans sa version allemande). On cherche en vain les noms d'Alain Michel, de Carlos Lévy (pour ne citer qu'eux). Dans un ouvrage sur la vie de Cicéron, on s'étonne de ne pas voir figurer le remarquable instrument de travail qu'est la *Cronologia ciceroniana* de N. Marinone et E. Malaspina (Rome-Bologne, 2004²). Même dans le domaine de la recherche germanophone, certaines omissions peuvent surprendre, comme celle du livre de P. L. Schmidt sur le *De legibus* (*Die Abfassungszeit von Ciceros Schrift über die Gesetze*, Rome, 1969) ou celle des travaux de W. Görler. En dépit de ces réserves, il convient de saluer cette réédition d'un ouvrage fondamental, qui s'accompagne d'intéressants compléments.

François GUILLAUMONT

Pierre RENUCCI, *Marc Antoine. Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*. Paris, Perrin, 2015. 1 vol. 560 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-262-03778-9.

Cette nouvelle biographie du triumvir se situe sans ambages dans le registre de la vulgarisation. En attestent les explications fournies par l'auteur sur des notions élémentaires de la République romaine et de son histoire au I^{er} siècle a. C. n. ou les nombreuses allusions à la République française qui trahissent sa volonté de s'adresser à un lectorat français (p. 155, 379 et 457). L'ouvrage prend ainsi place à côté de ceux de Eleanor G. Huzar, *Mark Antony: A Biography*, Minneapolis, 1978 ; de François Chamoux, *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris, 1986 ; de Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre. La fin d'un rêve*, Paris, 1990 ; de Giusto Traina, *Marco Antonio*, Rome – Bari, 2003 ; de Monique Jallet-Huant, *Marc Antoine : généralissime, prince d'Orient et acteur dans la chute de la République romaine*, Charenton-le-Pont, 2009 et de Helmut Halfmann *Marcus Antonius*, Darmstadt, 2011 (pour ce dernier, voir *AC* 81 [2012], p. 494-496), pour nous limiter aux titres les plus récents. À quand la prochaine biographie de Marc Antoine ? Il y a là certainement matière à une étude de son historiographie moderne. Sans rentrer dans les détails, les deux principaux axes sur lesquels se construisent ces biographies consistent en une sorte de réhabilitation du personnage et en l'explication de sa politique orientale. L'ouvrage de P. Renucci rentre tout à fait dans ce cadre. Au milieu de ce foisonnement bibliographique se distingue non pas une biographie de Marc Antoine, mais une étude prosopographique de ses partisans menée par Marie-Claire Ferriès, *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007. Si l'ouvrage de P. Renucci n'apporte pas de nouveaux éclairages – ce n'est pas là son objectif –, il livre cependant une bonne introduction à la vie de Marc Antoine, retracée suivant la chronologie des événements. On salue la volonté de l'auteur de replacer le personnage à sa juste place en faisant prendre conscience des divers biais qui en déforment la perception, notamment la propagande d'Octavien. Le portrait brossé est celui d'un *uir* généreux et prodigue, mais accordant trop facilement sa confiance, celui d'un *dux* expérimenté et rusé mais trop audacieux, enfin, celui d'un *triumvir* animé par le projet d'une « dynastie romano-égyptienne » (p. 460, 546) appelée à régner sur un Empire à vocation universelle. Mais coupé de l'Occident et de la Péninsule italique, le triumvir échoue dans son projet. P. Renucci fait reposer ce

projet sur l'analyse de la réorganisation orientale opérée par Marc Antoine entre 37 et 34 a. C. n. ainsi que sur la portée géopolitique de la cérémonie alexandrine en 34 a. C. n. Le sous-titre de l'ouvrage *un destin inachevé entre César et Cléopâtre* est d'ailleurs susceptible d'y trouver son explication. Marc Antoine, le césarien, fonde sa légitimité dans les traces du dictateur assassiné, mais à la différence d'Octavien, y intègre sa relation avec Cléopâtre VII Philopator. Il reprend le projet d'une campagne parthique, remplace César dans la couche de la reine lagide, reconnaît Ptolémée XV comme le véritable fils de César, lequel est renommé Césarion ; enfin, il propose aux problèmes suscités par l'extension de l'*imperium romanum* sur l'ensemble du bassin méditerranéen la solution d'un pouvoir calqué sur les traditions monarchiques hellénistiques et la promesse d'un renouveau culturel assuré par Dionysos. P. Renucci possède une excellente plume et narre la succession des événements de façon à les mettre en perspective et à en restituer l'importance historique. Cependant, son style quelque peu journalistique pêche en confinant parfois à l'anachronisme désinvolte. On déplore ainsi le recours aux termes de « chambre » (p. 113) pour désigner le Sénat, de « ville universitaire [...] à la pointe de la médecine » (p. 303) pour désigner Rhodes, de « groupe parlementaire » (p. 113), de « capital » (p. 112), de « guerres internationales » (p. 110), ou à des concepts comme ceux de propagande, de classe moyenne, d'opinion publique ou de censure augustéenne, pour lesquels des prolégomènes auraient été les bienvenus. Le propos est réfléchi et rigoureux mais pas exempt de petites erreurs factuelles éparses ; ainsi, et à titre d'exemple, à propos des ides de mars 44 a. C. n. : « Sur le chemin, tous criaient qu'ils avaient tué un roi, un tyran, et l'un d'eux agitait au bout d'une lance un *pileus*, ce bonnet phrygien dont on coiffait traditionnellement les esclaves qu'on affranchissait, et qui deviendra plus tard l'emblème révolutionnaire bien connu » (p. 155). P. Renucci commet ici l'erreur, devenue très classique depuis le XVIII^e siècle, de confondre le *pileus* et le bonnet phrygien qui sont deux choses différentes. À ce sujet, on renverra à B. Richard, *Les emblèmes de la République*, Paris, 2012, p. 41-75. De même, une confusion chronologique entrave la compréhension des événements de la fin de l'année 44 a. C. n. Marc Antoine quitte Rome pour Brindes non pas le 9 novembre (p. 221), mais le 9 octobre (Cic., *Fam.* 12, 23. : *A. D. VII Id. Oct. Brundisium erat profectus obuiam legionibus Macedonicis quattuor...*). Enfin, une petite maladresse heuristique fait passer les *Res gestae diui Augusti* pour le résumé de l'autobiographie perdue d'Auguste (p. 541-542), ce qu'elles ne peuvent être au sens strict, le *De uita sua* s'achevant avec la guerre contre les Cantabres en 25 a. C. n. (Suét., *Aug.* 2, 85). En définitive, l'ouvrage de P. Renucci constitue une lecture plaisante, reposant non pas sur un étalage d'érudition historiographique, mais quasi exclusivement sur les sources à travers le regard d'un politologue-historien. P. Renucci replace avec justesse chaque événement dans le cours de l'histoire de la République finissante. Il se situe ainsi dans la ligne tracée par R. Syme interprétant les tumultueuses péripéties du I^{er} siècle a. C. n. comme une révolution qui trouve son aboutissement dans le Principat élaboré par Octavien-Auguste, évinçant un rival au « destin inachevé ».

Loïc BORGIES

Philippe LE DOZE, *Mécène. Ombres et flamboyances*. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 314 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE LATINE, 78). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-2-251-32892-8.

Cet ouvrage peut être considéré comme la première biographie historique en français de Mécène (le riche et très empathique « essai de biographie spirituelle » de J.-M. André de 1967 ne répond pas tout à fait à cette définition du fait de son refus assumé de l'approche diachronique), succédant à la biographie italienne de R. Avallone (1962). Il se présente à certains égards comme un prolongement de la volumineuse thèse du même auteur sur la poésie et la culture politique à l'époque d'Octave-Auguste, *Le Parnasse face à l'Olympe*, recensé dans le présent volume, et dont les idées directrices ainsi que certains développements sont repris ici. Mais Ph. Le Doze a eu à cœur de compléter son ambitieuse enquête historico-littéraire sur l'époque augustéenne par un « coup de projecteur » sur une figure à la fois emblématique et mal connue, entre ombre et lumière, de la période. Enrichi des travaux antérieurs de l'auteur sur les rapports entre idéologie augustéenne et littérature, cet ouvrage rigoureux et prudent fait bien le point sur ce que nous savons d'à peu près sûr sur le personnage, et sur ce qui relève d'une image de ce dernier construite par les textes anciens, face auxquels une bonne dose d'esprit critique est de mise. Un ouvrage d'historien donc, mais bon connaisseur des textes littéraires, et sachant prendre en compte leur spécificité. La première partie, de structure diachronique, retrace la carrière politique de Mécène en trois étapes : de l'assassinat de César à la paix de Brindes, puis de la guerre de Sicile aux lendemains d'Actium, et enfin, dans la phase de retraite politique. En dépit du caractère fragmentaire de nos sources, l'auteur propose une reconstitution plausible de l'action du conseiller d'Octavien, dont l'action ne se laisse vraiment appréhender qu'après Pérouse, lors des tractations politico-diplomatiques conduisant aux accords de Tarente (son rôle militaire en amont est très incertain, malgré les éloges martiaux des *Élégies à Mécène*, suspectes de déformation apologétique). Son rôle est moins bien connu lors de la guerre de Sicile et à Actium (même si sa présence à cette bataille paraît probable), mais c'est surtout la période d'administration des affaires de Rome en l'absence d'Octavien (31-29), apogée de la carrière politique de Mécène, qui justifie une analyse approfondie ; s'interrogeant sur les fondements et la légitimité des pouvoirs attribués au conseiller du Triumvir, Ph. Le Doze voit leur principal précédent dans le système de délégation mis en place par Pompée, et, à un degré moindre, dans le rôle d'Oppius et Balbus auprès de César. En ce qui concerne la retraite politique, l'auteur y voit moins un effet de la disgrâce supposée de Mécène (rumeur que les témoignages d'amitié persistante entre Auguste et son conseiller tendent à relativiser) que de la volonté du Prince de rétablir ostensiblement une normalité institutionnelle républicaine (la *respublica restituta*) dans laquelle il n'y avait plus de place pour un chevalier hostile au carriérisme politique et nanti de pouvoirs extraordinaires par délégation dans le contexte tumultueux de la Guerre civile. Ph. Le Doze relativise notamment l'implication supposée de Mécène dans l'affaire Muréna. Il interprète en outre avec prudence, sans toutefois la récuser totalement, la version de Dion Cassius 52 sur le débat supposé entre Mécène et Agrippa sur la nature du régime : même si un tel débat n'a pas eu formellement lieu, la position de l'Arétin recoupe des idées inscrites dans l'air du

temps dont il a dû, à un moment ou à un autre, se faire l'écho par pragmatisme. La deuxième partie examine le rôle de Mécène comme protecteur des Lettres Latines ; comme c'est celle qui recoupe le plus directement l'autre ouvrage de Ph. Le Doze, on en dira peu de mots ici, en rappelant surtout son idée directrice. L'auteur y tord définitivement le cou à la thèse (à vrai dire déjà sérieusement mise à mal par la critique des dernières décennies) d'une orchestration autoritaire de la « propagande augustéenne » des poètes par le conseiller du Prince. Il y substitue un tableau tout en finesse et en nuances du rapport entre les poètes contemporains et le pouvoir, axé sur une analyse minutieuse des ressorts du patronage littéraire, qui le conduit à relativiser, sans doute avec raison, la portée des trop fameux *haud mollia iussa* des *Géorgiques* (3, 41). L'importance du prestige social réciproquement conféré entre patrons aristocrates et clients poètes est bien mise en avant comme un ciment de cette société politico-littéraire, plutôt qu'un lien de dépendance matérielle et de relais idéologique. L'ambition spontanée des poètes d'influer de leur côté sur la conduite de l'État est aussi un facteur à ne pas négliger (même si l'exégèse allégorique par l'auteur, p. 164, de *Georg.* 4, 103-108 n'est rien moins que convaincante ; mais une discussion sur ce point nous entraînerait trop loin). S'ensuit un rapide survol des figures majeures de la poésie dite augustéenne (Varius, Virgile, Horace, Properce) et de leur rapport de compagnonnage avec Mécène. La troisième partie examine spécifiquement les principaux éléments de l'image de Mécène dans l'Antiquité. Tout d'abord, l'image de mollesse et d'effémination attachée au personnage ; une réputation à laquelle les *Élégies à Mécène* (un texte dont Ph. Le Doze défend et démontre l'intérêt documentaire à condition d'en faire une lecture critique) s'attachent à répondre dans une perspective apologétique, tout en apportant des éléments de confirmation de l'épicurisme de Mécène. Ph. Le Doze passe ensuite au crible les développements peu flatteurs de Sénèque sur Mécène ; une image noircie du conseiller d'Auguste dans laquelle l'auteur voit, davantage qu'une antipathie anti-épicurienne, une forme de jalousie personnelle de la part de celui qui est conscient de son propre échec comme conseiller de Néron ; une thèse que les admirateurs de Sénèque trouveront peut-être réductrice et mesquine, mais qui, à tout prendre, n'est pas invraisemblable. L'auteur se penche ensuite sur la question du « cercle de Mécène », dont il récuse, à l'instar d'autres chercheurs contemporains comme D. Voisin, une image par trop formalisée et fermée, et surtout, orientée vers un type de production littéraire déterminé : d'autres structures existaient en effet pour promouvoir la création littéraire (les *recitationes* notamment). Ph. Le Doze défend l'idée que le ciment de la société de gens de lettres réunie autour de Mécène était moins une certaine idée commune de la littérature qu'une même orientation philosophique, entendue comme un genre de vie plutôt que comme une doctrine systématique : c'est en fait l'épicurisme qui apparaît comme leur dénominateur commun, et en même temps qu'une des clés explicatives de la ligne de conduite personnelle de Mécène (principe de l'engagement politique temporaire). Dans le dernier chapitre enfin, l'auteur envisage le problème de l'atavisme étrusque de Mécène, pour tendre à minimiser la part de celui-ci dans le comportement et les choix de l'Arétin, qui doivent sans doute davantage à ses options épicuriennes qu'à ses origines ethniques. Au reste, Mécène ne semble pas avoir encouragé une politique spécifiquement pro-étrusque, à une époque où l'enjeu politique de l'unité de l'Italie (comme l'illustre l'*Énéide* de Virgile) l'emporte, du point de vue du Pouvoir, sur les

revendications identitaires régionales. L'ouvrage s'achève par une chronologie historique, une compilation des fragments de Mécène, une bibliographie (dans laquelle manque peut-être la thèse de Y. Liébert sur la *truphé* des Étrusques), et un *index nominum*. L'ouvrage est dans son ensemble agréable à lire, rédigé dans un style sec et dépouillé (beaucoup de phrases nominales), mais clair et dynamique, moyennant quelques rares incorrections ou impropriétés (notamment « tout à chacun » au lieu de « tout un chacun » et, p. 35, *retractatio* au lieu de *recusatio*). Un ouvrage important par conséquent, qui intéressera autant les spécialistes de l'époque augustéenne que le « grand public cultivé ».

François RIPOLL

Philippe AKAR, *Concordia : un idéal de la classe dirigeante romaine à la fin de la République*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol. 499 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 122). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-738-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une dissertation doctorale soutenue en 2008 à l'Université Paris-I Panthéon – Sorbonne. Comme s'en explique Philippe Akar dans l'introduction, l'enquête est avant tout lexicale, centrée sur le terme *concordia*, les mots de sens proche (*concors...*) et leurs équivalents grecs (*ὁμόνοια*), sur près de deux cents ans, de la deuxième guerre punique à l'assassinat de Cicéron. Le *status quaestionis* fait apparaître le vide que l'étude cherche à combler : la notion de *concordia* a en effet largement été étudiée dans l'œuvre de Cicéron, mais trop rarement au-delà de l'Arpinate, alors même que des auteurs comme Tite-Live ou Dion Cassius convoquent fréquemment le concept. Cette étude porte sur le caractère politique de la notion, le corpus étant construit autour de la *concordia* dans la classe dirigeante. Ces choix méthodologiques répondent à une nécessité indiscutable : réduire la taille d'un corpus qui, pour une question aussi centrale dans la littérature latine républicaine, aurait sans cela été impossible à manipuler. Le choix pourra néanmoins frustrer le lecteur : de fait, l'approche lexicale ne laisse que rarement place à une visée plus large (voir néanmoins une ouverture p. 48), et l'on pourrait se demander comment les autres types de *concordia*, à l'échelle de la famille ou de la cité tout entière par exemple (p. 60), influencent et sont influencés par le modèle de la concorde politique de l'aristocratie. Mais il s'agissait bien entendu de garder une dimension acceptable à l'enquête ; sans doute ces compléments pourront-ils être abordés dans les années à venir. La première partie porte sur la représentation de la *concordia* pendant et juste après la deuxième guerre punique : à la différence du reste de l'ouvrage, c'est à travers des sources indirectes (principalement Tite-Live) que nous sommes réduits à étudier l'utilisation de la notion de *concordia* à cette époque. Ph. Akar fait émerger dès cette première partie les grands traits des récits sur la *concordia* : elle procédait par la mise en valeur de la concorde particulière entre (deux) dirigeants-magistrats disposant d'un *imperium* égal (consuls ou censeurs), réalisée sous l'égide d'un individu prestigieux, un *concordiae auctor* – Q. Fabius Maximus pour cette époque –, et prenant souvent la forme d'une réconciliation. Les exemples de ce motif se multiplient dans la période qui suit la victoire romaine à Zama, mais pour cette sous-partie, l'effet de liste menace quelque peu. Dans nos sources, le tribunat des Gracques est généralement considéré comme la première

grande rupture de la *concordia* de la classe dirigeante. Les deux frères sont notamment accusés d'avoir voulu faire participer au processus politique d'autres groupes sociaux que le Sénat, au sein duquel se réalisait traditionnellement la *concordia* : le peuple, et surtout l'ordre équestre, à travers la réforme judiciaire de C. Gracchus. Dans la tradition qui leur était hostile, le meurtre des Gracques permettait au Sénat de refonder la concorde. À partir de cette époque, la *concordia* devient un thème conservateur, utilisé par les aristocrates pour s'opposer à l'action des tribuns trop séditieux, et donc un outil de domination de la classe dirigeante sur le peuple. Ph. Akar analyse ensuite avec beaucoup de finesse le feuilleté chronologique dans l'œuvre des annalistes de cette période : leurs récits de certains épisodes marquants de l'époque proto-républicaine (Camille, Cincinnatus, les décemvirs) sont souvent anachroniques, et l'on peut y retrouver les traces de ce débat autour de la *concordia* et du rôle des tribuns, jugé superflu par certains sénateurs qui proposaient de lui substituer les liens de clientèle plus directs entre le patriciat et la plèbe. L'époque syllanienne voit elle aussi deux utilisations politiques de la *concordia* : au terme d'une démonstration assez convaincante basée sur les sources contemporaines, Ph. Akar affirme qu'un groupe de sénateurs indépendants (c'est-à-dire ni marianistes ni syllaniens) a d'abord essayé, au nom de la *concordia*, d'entamer des négociations avec Sylla. Puis, la propagande syllanienne, semble-t-il, s'est à son tour construite autour de cette notion ; bien entendu, c'est ici de la *concordia* traditionnelle qu'il s'agit : récusation du rôle des tribuns comme vecteurs de discorde, entente entre les deux consuls égaux en *imperium* qui devait rendre caduque la charge de dictateur. Mais cette pratique avait aussi ses détracteurs, tel Lepidus ; comme le résume très bien Ph. Akar, le débat porte alors sur le groupe qui doit réaliser la concorde : tous les citoyens ou seulement leur élite non séditieuse ? La partie suivante se concentre sur Cicéron, qui fait de la *concordia* l'élément central de sa politique, du moins jusqu'à son consulat ; nous sommes ici en terrain plus connu, mais l'auteur apporte deux points intéressants. Tout d'abord, Cicéron ne fait que reprendre une politique de concorde dont on trouve trace avant lui dans les cercles pompéiens. Ensuite, la *concordia ordinum* dont il se voulait l'*auctor* s'ouvre certes aux chevaliers, mais reste fondée sur une stricte hiérarchisation des classes et est toujours subordonnée au respect de l'ordre : Ph. Akar montre qu'elle justifiait en quelque sorte aux yeux de l'Arpinate l'immobilisme social. Cette conception va s'opposer de plus en plus à l'émergence des pouvoirs individuels, représentée d'abord par l'avènement du premier triumvirat. À cette époque, l'échec de la *concordia ordinum* de Cicéron fait que les triumvirs accaparent le prérequis rhétorique qu'était devenue cette notion. Cicéron a alors recours à des artifices oratoires particulièrement complexes pour réhabiliter sa propre vision de la concorde : il s'agit de subordonner l'action des triumvirs à la *concordia* sénatoriale, mais cette position d'équilibriste est surtout vue comme un ralliement aux *imperatores*. Les sources font d'ailleurs du triumvirat un nouveau type de *concordia* entre trois individus au sommet de l'État, entente qui fut rompue par la disparition de Crassus – voire de Julie chez certains auteurs. Lors de la dictature de César se concrétise très nettement l'une des caractéristiques latentes de la *concordia* telle que nous la décrit Ph. Akar depuis le II^e siècle : sa soumission au pouvoir et au prestige individuels. Le lecteur a dès lors du mal à considérer cette évolution comme « un changement radical » (p. 366). Le débat à propos des dettes, central pour cette période, devient le théâtre de l'utilisation poli-

tique du terme et prouve que César essayait de faire de la *concordia* une qualité fondamentale de son règne. Après la mort du dictateur, les deux camps cherchent encore une fois à mettre de leur côté la *concordia*, ce qui se vérifie dans les affrontements oratoires entre Cicéron et Marc Antoine à partir de septembre 44. L'auteur montre, de manière convaincante et malgré les sources lacunaires, que les deux hommes ainsi que leurs proches essayaient chacun de se présenter comme le *concordiae auctor*. Surtout, entre les deux rivaux, c'étaient deux conceptions de la concorde qui s'opposaient, le second triumvirat entérinant la victoire idéologique des césariens. La progression chronologique donne une bonne idée des évolutions, mais, s'il fallait lui adresser un reproche, conduit aussi à la dispersion d'éléments connexes, certains récits étant analysés à la fois pour la période qu'ils narrent et pour leur époque de rédaction (par ex. p. 176 et 232) ; insérer plus de renvois internes précis, notamment à ce qui suit, aurait été appréciable pour mieux faire émerger les idées structurantes de l'ouvrage (par ex. p. 203 n. 56 ou p. 266 n. 124). Surtout, cette progression chronologique prive le lecteur d'une ou deux premières parties transversales : peut-être manque-t-il en effet une typologie des différentes concordes évoquées dans le corpus (entre deux individus, dans le Sénat tout entier, avec les chevaliers...) ; par ailleurs, le lecteur aurait pu attendre une étude préliminaire des stratégies rhétoriques autour de la *concordia*. Ce « sème décisif » (p. 461), présent surtout dans les discours (p. 453), est au cœur de tactiques oratoires complexes dont l'auteur parle au fil de la démonstration, mais dont le lecteur ne retirera peut-être pas une image très cadrée. De fait, cet « extraordinaire jeu de miroirs » (p. 356) aurait sûrement mérité une étude systématique en regard de la progression chronologique : Ph. Akar aurait pu y synthétiser, plus largement qu'en quelques pages dans la conclusion (p. 454-461), les différentes manœuvres discursives telles que l'accaparement de la notion, sa réappropriation par la redéfinition, son aspect performatif ou sa place dans le discours. Enfin, l'on pourrait éventuellement regretter l'absence d'un index des notions mobilisées à la fin de l'ouvrage pour accéder rapidement à des thèmes précis, logiquement dispersés dans la progression diachronique. Au reste, ces quelques défauts structurels ne doivent pas masquer l'ambition d'un ouvrage qui, pour l'analyse de détail, emporte souvent l'adhésion. D'un style plutôt agréable, le livre de Ph. Akar se lit sans difficulté, et la progression est rarement heurtée par les coquilles (corriger toutefois les légers anachronismes p. 260 et 264). À son terme se dégage la cohérence de la notion (malgré ses évolutions), notamment grâce à l'analyse de sources non littéraires à chaque fois que cela est possible, monnaies, graffiti et même « métalangage » de la *concordia*.

Louis AUTIN

John NICOLS, *Civic Patronage in the Roman Empire*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-344 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 365). Prix : 125 €. ISBN 978-90-04-21466-8.

Si la relation de patronage / clientèle est au cœur des relations humaines dans l'Antiquité et le monde romain en particulier, le patronage civique, celui qui lie un homme – ou une femme – influent(e) à une communauté civique, prend une dimension supplémentaire dans ses éventuelles connotations politiques (plus précisément à

la fin de la République) et dans le développement provincial de la romanisation. John Nicols, qui a déjà publié plusieurs travaux appréciés sur cette problématique, nous livre aujourd'hui une synthèse complète en tous ses aspects de César, Cicéron, Pompée et autres hommes politiques du I^{er} siècle avant notre ère jusque vers 200 de notre ère. Avant d'aborder le contenu de ce très riche ouvrage, il importe de préciser qu'il s'appuie sur une énorme documentation tant littéraire qu'épigraphique, essentiellement occidentale, qu'un site Internet permet de consulter sous la bannière de l'Université de l'Oregon (scholarsbank.uoregon.edu) : on y trouvera des tableaux complets et détaillés de toutes les occurrences, y compris des illustrations. Chaque thème, classé par ordre des *nomina* avec une numérotation qui autorise les recherches croisées, contient pour chacun tout ce que l'on peut connaître, sa famille, ses relations, ses fonctions à Rome et localement, ses bienfaits, la date, la référence, le statut, les éléments institutionnels de la cité ; en outre cette banque de données est présentée comme « work in progress » et continuera à être alimentée à l'avenir. Une lecture approfondie de la synthèse se référera utilement à ces tableaux qui couvrent un dossier impressionnant. – Après un choix de textes traduits considérés comme représentatifs de la matière (pris notamment chez Diodore de Sicile, Cicéron, Fronton, Pline et dans la *lex Malacitana*), le volume s'ouvre sur un chapitre d'introduction très étoffé qui examine les variétés de patronage existantes, l'historiographie du sujet, les définitions et critères et, très brièvement, les thèmes du questionnement : quelle est la fonction du patronage sous la République finissante, en quoi Auguste a-t-il modifié la donne, quelle évolution a-t-il connu sous le Principat ? Plus précisément, quel rôle a-t-il joué dans les processus d'urbanisation – j'ajouterais de municipalisation – et de romanisation dans les provinces occidentales ? Quelles étaient les valeurs de l'échange, c'est-à-dire quel bénéfice chacune des deux parties attendait-elle du contrat de *patrocinium* ? Ce sont toutes ces questions qui sous-tendent l'exposé et auxquelles l'auteur va tenter de répondre sur la base de sa documentation soigneusement analysée. Si Nicols commence par examiner les traces de patronage dans le *Bellum Gallicum* et dans l'affaire de Marseille (entre César et Pompée), la chronologie précise du chapitre 2 est un peu bousculée. On continue en effet avec le patronage de Pompée en Espagne, puis celui de César, pour reculer jusqu'à Sylla, à Quinctius Valgus et à la clientèle de la famille de Pompée dans le Picenum, ce qui nous fait remonter à la Guerre sociale. C'est une période où la relation est relativement informelle et où les avantages pour le patron comme pour le peuple ou la ville sont le plus souvent politiques, même si des célébrations et des évergésies existent de même que des échanges privilégiés de produits. Que modifie Auguste ? Il se pose en intermédiaire qui monopolise la scène à Rome, ce qui renvoie nécessairement vers les villes d'origine ou de séjour les marques de respect et de gratitude de la communauté envers le patron, d'une part. D'autre part, il se pose également en évergète ce qui occupe un espace non négligeable, mais aussi en tout-puissant distributeur de bienfaits politiques ou institutionnels, ce qui limite le champ d'action des nobles, en matière d'octroi de la citoyenneté par exemple. Or nous touchons là à l'essentiel : les marques d'honneur sont le principal bénéfice du patron qui attend de ces manifestations brillantes l'augmentation de son prestige et de sa distance sociale. Et pour les cités, recevoir une muraille par exemple, comme du temps de Valgus, n'est généralement plus possible, c'est Auguste qui l'offre comme à Nîmes. Quant à l'accès à la citoyenneté, il va évo-

luer avec l'octroi du droit latin et la fin de la reconnaissance nominale du nouveau citoyen. Pour traiter du patronage sous le Principat, Nicols focalise une bonne part de sa recherche sur Pline qui illustre parfaitement les phénomènes de cette époque, complété par les *Lettres* de Fronton sur le municpe de Cirta. Plus loin, l'auteur développera les apports de l'épigraphie dans le chapitre 7, pour un tableau complet et diversifié des pratiques et de leurs évolutions. Curieusement le propos régresse dans le temps et le chapitre suivant est consacré à Cicéron et aux Verrines, une source abondante qui justifierait à elle seule un livre. Car l'attitude de Verrès apporte le contre-exemple parfait des méfaits accomplis en contradiction avec les devoirs de patronage et d'*hospitium*, lesquels devoirs Cicéron développe, procurant ainsi une sorte de liste de référence. Une question qui n'a pas encore été abordée est celle des contours légaux du patronage. C'est le sujet du chapitre 6 où l'on voit au travers de diverses réglementations que n'importe qui ne pouvait pas patronner n'importe quoi. Les cités pérégrines, par exemple, ne pouvaient offrir de patronage au gouverneur. Les lois municipales conservées détaillent les procédures et livrent des informations sur les critères de choix, les droits et devoirs de chacun. L'épigraphie donne une ampleur large au phénomène qui semblait, dans les sources littéraires, restreint aux noblesses d'empire. Les élites locales, les femmes et même les affranchis constituent des patrons avérés qui rivalisent de variété et d'évergésies. Le chapitre 8 est consacré au cas particulier de l'album de Canusium. Une assez brève conclusion décrit l'évolution chronologique du patronage de cité en tant que composante vitale du système social romain. Un aspect apparaît à plusieurs endroits de l'exposé : le patronage s'inscrit dans la durée. Il ne se conclut pas pour un fait ou un bienfait précis. « Continuity of benefaction and continuity in celebration were important both to the theory and practice of civic patronage » (p. 314). Et le patronage ne décline pas. On le retrouvera au Bas-Empire. Mais cela c'est une autre histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulisse MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol. 346 p. (PHILIPPIKA, 71). Prix : 74 €. ISBN 978-3-447-10189-9.

Contrairement à ce que peut laisser supposer la partie principale de son titre, *Domiziano. Fine di una dinastia* ne propose pas une biographie du dernier des Flaviens. Le sujet est plus précis, et en un sens plus ambitieux : il s'agit de proposer une analyse et une explication historique de la chute de Domitien et de son remplacement par Nerva puis Trajan. Le cœur du propos est donc exprimé par le sous-titre qui ne lui rend pas totalement justice cependant : il s'agit certes de la fin d'une dynastie mais aussi de l'avènement d'une autre, en la personne de Trajan. Le bref règne de Nerva est donc particulièrement scruté par l'ouvrage. L'échec final de Domitien est examiné dans une perspective à plus long terme, non seulement en considérant toute l'histoire de la dynastie flavienne, mais aussi au regard des luttes politiques et aristocratiques qui entraînèrent la fin de la dynastie julio-claudienne. La démarche s'attache, dans la mesure du possible, à replacer chaque protagoniste dans une histoire familiale et généalogique afin d'éclairer sa position dans le jeu politique, ses alliances, le réseau de clientèles dont dépend son histoire. Ulisse Morelli met ainsi

en valeur le rôle du sommet de l'aristocratie face aux divers princes, les pressions qu'il peut exercer, les dangers qu'il peut courir et faire courir au pouvoir. La chute de Domitien s'explique alors avant tout par une incapacité à assurer le futur de sa dynastie, à afficher des perspectives successorales claires et sûres. Cette faiblesse fondamentale se conjugua avec l'étroitesse du réseau aristocratique et familial des Flaviens pour placer Domitien en position de grande vulnérabilité tant face à de possibles concurrents que face aux anciens soutiens de sa famille, de plus en plus déçus. Un rôle particulièrement important est donné à Domitia Longina dans une histoire dont le héros secret et posthume est Corbulon. Prodiguant une analyse serrée de la chute de Néron, U. Morelli insiste sur le réseau de relations tissé autour de Corbulon, sur le rôle possible de certains de ses membres dans la prise de pouvoir de Galba et surtout sur le fait qu'il servit très largement ensuite de fondation aux *partes flavianae*. L'incapacité finale de Domitien et Domitia à donner un héritier à l'Empire déboucha sur l'effondrement de ce réseau de soutiens et la chute de la dynastie. La question successorale pesait en fait dès l'inauguration du règne, qui est donc avant tout considéré à travers les manifestations d'oppositions, les complots, les crises dynastiques. U. Morelli fournit à cet égard une chronologie précise des crises dans le règne, s'attachant à retracer les logiques et les rythmes des événements malgré des sources lacunaires et orientées, par-delà la *damnatio memoriae* et la *vituperatio* des auteurs antiques. Ainsi l'analyse du scandale de 82-83 prend en compte la masse considérable de rumeurs issues d'une cour divisée en factions et explique l'incohérence de Domitien par les pressions s'exerçant sur lui. Une des qualités de la démarche est d'insérer les événements du règne et ses pratiques dans la longue durée des alliances, des soutiens, des attitudes aristocratiques. Cette reconstruction attire l'attention sur la crise importante de 87, qui fut un tournant tout aussi décisif que la révolte de Saturninus. À travers une analyse serrée, U. Morelli voit en ce dernier un candidat peu probable à l'Empire et plutôt l'acteur malheureux d'un projet plus vaste où il n'était pas le futur empereur. Dans ces crises, Domitien apparaît comme frappé d'incapacité diplomatique par rapport à ses généraux, les offensant par ses erreurs. En dissimulant les conflits internes, la maladresse de sa communication politique a aussi facilité sa diffamation après sa mort. La question dynastique est au cœur de la dernière phase du règne une rupture fondamentale prend place entre 90 et 93, les procès de cette dernière année résultant des divisions de la classe sénatoriale. La conjuration finale est scrutée de près. L'idée d'un complot de palais restreint et improvisé est rejetée, même si la conjuration n'était pas aussi large que celle qui causa la chute de Néron. La logique des faits est alors reconstruite au regard de ce que l'on sait des débuts du règne de Nerva. La seconde partie de l'ouvrage, qui considère les commandements provinciaux et militaires de la fin du règne de Domitien jusqu'au début de celui de Trajan, trouve alors un rôle essentiel. S'appuyant sur les progrès des dernières décennies en prosopographie, la reconstruction met en lumière les rapports de force et les luttes d'influences. L'analyse s'arrête longuement sur Cn. Pompeius Longinus et insiste à juste titre sur le fait que Trajan n'avait pas alors de mérites militaires particulièrement éclatants. C'est sur cette base prosopographique et politique que la dernière partie de l'ouvrage considère « l'interrègne » de Nerva. Ce dernier apparaît comme un empereur faible, portant le poids de ses compromissions passées. La vie politique du court règne est scrutée de près, en particulier la question d'une

rupture affichée avec le règne de Domitien. C'est sur cet arrière-fond qu'est mise en lumière la réussite du réseau familial et clientélaire de Trajan et la fondation de la dynastie antonine dont les racines et les ramifications sont retracées avec le soin nécessaire, en suivant les hypothèses de Ginette Di Vita-Evrard. La crise complexe de 97 est alors analysée en détail. Casperius Aelianus y apparaît comme payant sa naïveté et Trajan comme un véritable usurpateur organisant un « 18 Brumaire » avant l'heure. L'ensemble du propos est en général convaincant et bien informé. Outre quelques coquilles (ainsi p. 116 et 334 dans la référence à l'article de Philippe Moreau), quelques erreurs peuvent être relevées mais elles n'entament en général pas le fond du propos (p. 76 sur le rang de *trecenarius*, p. 152 sur l'origine de Domitius Afer, p. 319 où il s'agit de Galère et non de Gallien). On regrettera cependant que le congrès de Lyon (2000) sur les légions romaines n'ait pas été exploité : il aurait permis de discuter le devenir de la XXI^e *Rapax* (p. 169), de préciser les mouvements de la VIII^e *Augusta* (p. 98) et surtout de faire justice à l'hypothèse d'une révolte en Germanie avancée en son temps par Hatt sans réelle base factuelle (p. 292 et 313). Quoi qu'il en soit, la qualité et l'intérêt du propos demeure. Si le lecteur n'est pas obligé d'adhérer à toutes les reconstitutions prosopographiques ou politiques proposées, quelquefois très hypothétiques, force est de reconnaître la cohérence et la rigueur de la méthode. L'argumentation présente toujours les faits de manière claire et complète, et permet ainsi de se forger une opinion ; surtout, consciente des lacunes de la documentation, elle sait suspendre le jugement à bon escient (p. 216). Au fil de la démonstration, le lecteur trouve nombre de développements de grande qualité et des remarques stimulantes, par exemple sur « l'opposition » sénatoriale (p. 129), sur l'entrée des Grecs au sénat (p. 210-211) ou sur les limites de ce qu'une carrière peut nous apprendre des compromissions avec le prince (p. 254). L'analyse fine des carrières et des personnages n'empêche pas la synthèse et des jugements historiques formulés fermement comme lorsque l'auteur brosse le portrait de Nerva (p. 245) ou qu'il revient dans une note sur la question de la succession dynastique sous les Antonins (n. 31, p. 252). L'intérêt de l'ouvrage dépasse donc, et de loin, le simple règne de Domitien, et sa lecture est recommandée pour tous ceux qui s'intéressent aux dynamiques dynastiques, politiques et administratives du Haut-Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Agnès BÉRENGER, *Le métier de gouverneur dans l'Empire romain de César à Dioclétien*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 535 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 62). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0350-0.

Dans ce fort volume – plus de 400 pages de texte –, Agnès Bérenger se propose de rendre compte du gouvernement des provinces dans l'Empire romain, dans la longue durée de l'histoire des institutions, de la fin de la République aux réformes de Dioclétien. Toutes les provinces et tous les types de gouverneurs sont considérés. Comme l'indique le titre, le regard est résolument tourné vers la pratique. Cette dernière est abordée selon plusieurs perspectives, avec le souci de construire une synthèse réelle au-delà de l'accumulation, mais sans céder à une globalisation réductrice. Les constantes possibles sont donc abordées prudemment et la réflexion cherche

surtout à dégager des normes et des contraintes. Le parcours proposé dans l'introduction est logique et clair, et se développe au fil des chapitres s'attachant à suivre les pas du gouverneur. Le premier chapitre traite ainsi de la préparation de la mission depuis la désignation jusqu'au départ pour la province ; il insiste sur le moment déterminant qu'est l'entrée dans la province. Le chapitre suivant examine les pouvoirs du gouverneur et leurs limites, puis vient l'examen des ressources allouées au gouverneur. À partir du quatrième chapitre, le lecteur pénètre dans l'aspect concret des missions du gouverneur : rendre la justice, maintenir l'ordre, préserver la *pax deorum*, contrôler la province. Le chapitre huit ouvre un troisième temps dans l'enquête qui considère les relations du gouverneur, d'abord « à la rencontre des provinciaux » puis en interrogeant les influences que pouvaient exercer sur lui les notables, son entourage ou les agents de l'administration. « L'ombre de Rome », termine le parcours en envisageant les demandes et attentes multiples qui pouvaient s'exercer depuis le centre de l'Empire sur le gouverneur éloigné. Bibliographie et index des sources terminent l'ouvrage. Très loin de la toute-puissance autoritaire, au croisement de normes multiples, d'acteurs hétérogènes, le métier de gouverneur qu'A. Bérenger dégage est singulièrement nuancé et perd de son évidence : ce n'était pas une chose aisée que de gouverner une province par-delà des investissements très variables de la part des acteurs. L'argumentation est claire et bien articulée, avec toutes les nuances nécessaires. Chaque fois que possible, des conclusions sont tirées – ainsi sur l'idéal d'accessibilité du gouverneur –, mais A. Bérenger pointe aussi les paradoxes d'une situation particulière : ainsi le gouverneur, souvent présenté comme le défenseur des faibles, est au service d'une justice favorisant les *honestiores*. Elle indique aussi les limites de nos connaissances : « la réalité des risques du métier reste donc en partie énigmatique » (p. 403). Ce souci de ne pas extrapoler arbitrairement au-delà de ce qu'autorisent les sources est une des qualités de l'ouvrage, résolument fondé sur les documents. Toutefois une élaboration théorique à partir des outils et concepts de la sociologie ou de l'anthropologie aurait peut-être permis de pousser la réflexion plus loin, comme sur les rapports entre la personne et la fonction lorsque la *salutatio* est analysée (p. 362). Plus qu'une critique, cette remarque témoigne des réflexions qui naissent à la lecture de l'ouvrage et du panorama qu'il dresse. Inévitablement, quelques points sont sujets à discussions ou auraient pu être approfondis. En examinant la question du départ pour la province, on aurait pu considérer le cas des gouverneurs passant directement d'un ressort à un autre. L'analyse de l'*officium* du gouverneur et de son logement aurait ainsi peut-être pu tirer profit des dossiers archéologiques disponibles ; la question de la mise à disposition de soldats pour exécuter des travaux (p. 307) aurait pu être illustrée avec le dossier des actions de Nonius Datus à Saldae. Plus généralement, on regrette un peu la faible présence des soldats et des enjeux militaires, qui certes concernaient très inégalement les provinces mais qui auraient pu être pris en compte, en particulier dans la question du contrôle de la province, car il fallait aussi en contrôler les troupes. C'est un peu le revers du souci d'atteindre des normes communes : inévitablement, la diversité des situations géographiques, institutionnelles et chronologiques est un peu masquée. Il faut cependant reconnaître que la réalité de cette diversité ne se dégage que très rarement de nos sources. L'ouvrage est généralement bien composé et ne présente que très peu de problèmes typographiques ; un crochet droit apparemment non refermé (n. 224, p. 222)

fait partie des rares exceptions. Pour en rester à ces questions formelles, il faut cependant regretter les conventions choisies pour les citations d'inscriptions qui persistent à utiliser le signe égal et mettent sur le même niveau les différentes éditions, les corpus et les recueils. Parfois les notes auraient pu être mieux organisées pour éviter des doublons ou clarifier quelques exemples, comme dans le cas de l'inscription témoignant de la visite d'un proconsul à Samothrace en 165 qui apparaît plusieurs fois (pages 112, 115 et 285) : les références auraient dû être groupées dès la première note et l'établissement du texte aurait pu être exposé plus clairement. Enfin il est dommage, compte tenu de la clarté de l'ouvrage, que l'absence de traduction des sources puisse tenir à l'écart du détail de bien des exemples les étudiants non spécialistes et les collègues historiens d'autres périodes, mais il est vrai que cela aurait encore accru la taille de l'ouvrage. Ces remarques toutefois n'entament pas l'intérêt et l'utilité d'un ouvrage qui pourra être régulièrement consulté, dont les qualités de synthèse et de rigueur sont indéniables et qui offre une ample matière à réflexion à qui s'intéresse à l'administration romaine.

Benoît ROSSIGNOL

Alberto DALLA ROSA, *Cura et tutela. Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 362 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 227). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-10602-3.

The presented volume analyses the beginnings of imperial control over proconsular provinces. Its main focus is therefore necessarily the reign of Augustus, who in January 27 BC assumed the governorship of only some provinces, at the same time accepting *cura et tutela rei publicae uniuersa*. This expression – being a quote from Cassius Dio in Latin translation, supported by the *Tabula Siarensis* and referring to a practice dating back to the Republican period – must have hinted at specific prerogatives of Augustus's power, and it is these prerogatives that A. Dalla Rosa strives to identify. Although to Cassius Dio imperial power in its developed form must have seemed natural, at the dawn of Empire this was not yet the case; in consequence, one cannot simply replace the *cura et tutela* of Augustus with *imperium proconsulare maius et infinitum*, or invoke imperial *auctoritas* when explaining the grounds of his interventions in proconsular provinces during his exceptionally long reign. We are in fact dealing with a multi-phase process of crystallisation of Augustus' prerogatives of power – a process that ultimately found expression in the term *imperium maius* and was later confirmed in *s.c. de Pisone patre*, in the context of Germanicus' mission and Tiberius' empire-wide supremacy. According to A. Dalla Rosa, this process came to an end with the ascension of Caligula and the transfer of command of the last proconsular legion in Africa in 39 AD (this date also constitutes a terminus for the author's narrative). New epigraphic sources, as well as recently intensified studies on the first emperor's position within the political system (J.-L. Ferrary, A. Giovannini, K.M. Girardet, F. Hurlet) largely undermined the legal framework established by Th. Mommsen and clearly demonstrated that the formation of Augustus' prerogatives of power occurred gradually and depended on the circumstances. Following this line of reasoning, A. Dalla Rosa paints an image in which innovative solutions that Augustus implemented *ad hoc*, in response to political and military problems at hand,

also became long-lasting *exempla* that gradually changed the practice and, ultimately, the very concept of imperial power. The experience of the last decades of the Roman Republic and the triumvirate convinced Augustus of the necessity to avoid extreme solutions, to preserve the autonomy of Republican institutions and offices, and to build a consensus around his own person in order to remain in power. A detailed analysis of the institutional practice in the last decades of the Roman Republic and during the triumvirate is the key to understanding Augustus' behaviour, and for good reason this topic constitutes the focus of as much as a third of the book. The evolution of prerogatives of the first emperor's power includes several turning points. When Augustus performed the *restitutio rei publicae* and, as incumbent consul, received stewardship of seven provinces for ten years in January of 27 BC, did his position not resemble that of Caesar in 59 BC and of Pompey in 55 BC? Until 23 BC Augustus regularly held consulship with *imperium consulare*, which, as it currently appears, granted him unlimited (also military) power in his provinces without the need for a separate *imperium proconsulare*. However, Augustus would rather not have agreed to divide the state into imperial and senatorial provinces – a move that carried a threat of diarchy according to Th. Mommsen – without seeing in the contemporary institutional practice a way to counter the actions of proconsuls, who still had legions at their command. The tradition of establishing detailed competencies of Roman administrative officials (*provincia*), including extraordinary ones, permitted Augustus to gain a series of prerogatives sufficient to ensure the cooperation and subordination of provincial governors under specific circumstances. As is demonstrated on the basis of detailed analyses of the cases of Brutus and Cassius, M. Antonius Creticus and Gn. Pompeius, but also of the triumvirs, this did not entail limiting the *imperium* of proconsuls or building an administrative hierarchy by means of *imperium maius*. It seems that Augustus' interventions in the proconsular provinces were instead based on the competencies granted by the senate or assembly in order to resolve specific problems. This is how one should understand, for instance, the Cyme edict or the edicts of Cyrene, and his *mandata* for the proconsuls in general. Although Augustus did not assume the role of supervisor of proconsuls as he did with regard to his legates in the imperial provinces, he was able to undermine their prestige and military significance. They still stood at the head of legions, yet it was the emperor who appointed equestrian officers, settled veterans in colonies throughout the Roman state, granted Roman citizenship, and determined procedures of recruitment and discharge of soldiers, thus making it impossible for the proconsular commander, who in addition was only in charge for a maximum of two years, to establish lasting bonds with his troops. It is beyond doubt that autocratic rule required the support of the army, but it was maintained more effectively with acceptance than with force, on condition that it did not lead to the emergence of a potential rival. In this sense Augustus did not follow in the footsteps of Sulla, Pompey and Caesar. The complicated case of M. Licinius Crassus, who was denied permission to offer *spolia opima*, is a good example of Augustus' approach, although this victorious proconsul of Macedon eventually did manage to hold triumph *ex Thracis et Getis* in July 27 BC. Gradually, however, it becomes evident that the end of proconsular triumphs by 19 BC was not caused by the lack of *auspicia* of proconsuls as *privati cum imperio*, or their inferiority to Augustan *auspicia*. Instead, the cause was the policy of the first emperor,

who himself repeatedly refused triumphs accorded to him; in any case, victories were also harder to achieve after the subordination of the Balkan legions to Augustus. Augustus' relinquishment of consulship in 23 BC marked a new phase in the evolution of his position and in his consensus with the *nobilitas*. Within the boundaries of the *pomerium* the emperor's prerogatives were now determined by the annual *tribunicia potestas*. However, he still governed the provinces based on *imperium consulare* (now as proconsul), which remained in force also during his stay in Rome. There seem to be no grounds upon which to suspect that Augustus formally found himself in a position that was inferior to the incumbent consuls. However, in order to avoid potential conflicts with governors of provinces under *imperium consulare* (akin to the ones in the time of Pompey's struggle against piracy) in the face of the prospective Eastern campaign of 22-19 BC, Augustus procured additional, far-reaching powers *ad componendum statum provinciarum*, which in practice rendered him superior to the proconsuls of eastern provinces lying on his route. Although such special prerogatives had their Late Republican precedents and did not require *imperium maius*, in the meaning assigned to them by Cassius Dio they can be understood as the birth of the idea of superiority of imperial power over provincial governors. Although they applied only to the eastern territories and likely became void upon Augustus' return to Rome in 19 BC, one can suspect that also during the emperor's subsequent Western campaign and on occasion of Agrippa's mission in the East in 17-13 BC an appropriate *imperium maius* was proclaimed anew, permitting unobstructed interference in the proconsular provinces. It was in this period of special missions *ad componendum statum provinciarum* that proconsuls lost command of most legions, but on the other hand Augustus did not limit their *imperium* and did not assume the competencies of provincial governors. This did not, in effect, lead to the emergence of a two-level hierarchy with Augustus as superior and proconsuls as his subordinates. The emperor's interferences in the life of the provinces resembled the resolutions of the senate and assembly, which inevitably were binding to the governors despite all the autonomy they enjoyed in governing their territories. Over time, having acquired the power to make executive decisions, Augustus was able to limit his interventions to consultations and suggestions in specific matters, which were then managed by proconsuls he treated as colleagues – in practice, he was able to base his rule on his *auctoritas*. The culmination of this process was the military crisis of 6-8 AD, when under special circumstances Augustus received the mission *ad componendum statum provinciarum* in the entire state. He seems to have kept this prerogative until the very end of his reign, and it was also granted to Tiberius in 13 AD. Thus, the extraordinary prerogatives of Augustus built the dominant position of successive emperors and their *imperium maius*. The work of A. Dalla Rosa is not only a synthetic study of one aspect of the definition of the first emperor's power. It offers an image of Augustus not as a director imposing his will and clear vision of power upon others, but as a brilliant actor able to adapt to the changing circumstances and learn from the mistakes of his predecessors. A great advantage of A. Dalla Rosa's work is that his picture of the evolution of imperial power over the proconsuls is founded on a minute analysis of much-debated source material. As a result, the study gives a detailed overview and summary of the recent state of research on the institutional aspects of the power wielded by Augustus.

Jerzy ŻELAZOWSKI

Stéphane BOURDIN, Julien DUBOULOZ & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain : études d'histoire et d'archéologie offertes à Xavier Lafon*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014. 1 vol. 237 p., nombr. ill. coul., cartes, plans (ARCHÉOLOGIES MÉDITERRANÉENNES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85399-927-4.

Avec vingt articles, réunis en trois grands thèmes (Conquêtes et peuplement de l'Italie et de la Gaule ; La ville. Urbanisme, architecture et décors publics : Le bâtiment. Formes et techniques architecturales, décor), le livre *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain* rend hommage à Xavier Lafon qui construit depuis quarante ans une œuvre cohérente et diverse faisant école. Les articles traduisent chacun à leur façon la richesse de sa pensée, les méthodes de l'historien, de l'archéologue, du fin connaisseur des textes. Ils montrent aussi que parfois, érudition, grande connaissance de l'historiographie et études de terrain permettent d'affronter les polémiques et de contrer les débats stériles (Gilles Sauron). Comme pour les deux autres parties du livre, une brève introduction aurait donné une certaine cohérence aux quatre textes de la première partie. Emmanuèle Caire y fait la démonstration de l'importance des fragments pour mieux comprendre un passage de l'histoire de Rome méconnu ou contesté. Il s'agit ici d'affronter la question du siège de Bola et de la lapidation en 414 av. J.-C. du tribun consulaire M. Postumius Regillensis. E. Caire prouve que le personnage sur le point de mourir, « presque mort », ne peut être que le tribun militaire de 414, Postumius ou, à la rigueur, son questeur P. Sextius, sa lapidation ayant retenu l'attention des érudits romains et servi d'*exemplum* lors d'autres épisodes opposant soldats avides de butin et mauvais chefs orgueilleux, insolents, questeurs, consuls, tribuns de la plèbe. Mais ces épisodes cruciaux des débuts de la République romaine traitent aussi du statut des tribuns militaires à pouvoir consulaire, du siège de Veies, de la guerre contre les Eques, des rivalités entre les grandes familles patriciennes et plébéiennes, des révoltes d'esclaves, pestes, premiers lectisternes et fonctionnement des institutions archaïques. Stéphane Bourdin affronte la question du regard de Rome sur les peuples conquis « barbares à exterminer » et la façon dont s'est construite cette rhétorique souvent éloignée des réalités archéologiques. L'article laisse un peu le lecteur sur sa faim car de Domenico Musti à Emilio Gabba, de Jérôme France à Olivier Buschenschutz ou Françoise Audouze, de Michel Humbert à Michel Reddé, ces sujets ont été largement traités, et de façon convaincante. L'ethnographie de l'Italie est parfaitement connue, tout comme la rivalité entre les généraux romains. Même la réception des chefs romains par les Celtes ou la pratique des têtes coupées font désormais l'objet d'une telle abondance de recherches que l'article en perd de sa pertinence ou de son intérêt. Et ce d'autant plus que Sylvie Pittia aborde en quelques pages à la fois la question des Italies, de l'ethnologie et de la géographie de la péninsule et le mode de construction du discours romain. Anne-Marie Adam et Stephan Fichtl se focalisent quant à eux sur l'archéologie des demeures aristocratiques proto-historiques. Ils illustrent parfaitement et avec subtilité que l'aristocratie celte n'est pas uniforme et que, selon les époques et les lieux, elle a pu vivre dans les *oppida* ou dans de riches demeures rurales, parfois dans les deux à la fois, puis en ville, là où l'aristocratie a dû être présente pour peser sur les nouvelles formes d'organisation du pouvoir, de l'économie et de la société. Hiérarchiser les habitats et les décrire selon des

critères précis (plan, matériaux, sépultures, vestiges mobiliers) posent les bases du renouvellement des recherches. Variété des situations, lenteur des processus de transformation, pour ne pas dire d'acculturation, l'article dresse un bilan savant et ouvre des perspectives de recherches d'une grande acuité. La deuxième partie sur la ville regroupe neuf articles où manque, là encore, une courte présentation synthétique. Jean-Yves Marc pose la question cruciale du modèle de l'urbanisme hellénistique, perçu surtout grâce aux recherches archéologiques. Les connaissances ont été bouleversées depuis trente ans par les découvertes de Pella, Verghina, Dion, et l'effort de publications et de mise en valeur a été considérable. L'ancienneté de l'urbanisme macédonien est désormais avérée et permet de mieux le comparer à l'évolution des villes hellénistiques. La mise en scène du pouvoir (construction de terrasses, de théâtres, organisation du parcours des cortèges, décor des monuments, tombes et palais) font l'objet d'une recherche de tout premier plan. Ainsi, Thessalonique peut-elle être étudiée dès les travaux voulus par Cassandre en 316, grâce à un minutieux travail de terrain et d'archives. La monumentalité des capitales royales est redéfinie et mieux datée, ce qui remet en question l'idée des influences, des modèles : Priène, Milet, Éphèse, la Carie se trouvent confrontées à la Macédoine dans une remise en question des datations de leur urbanisme. Les huit autres articles traitent de questions plus ténues et apportent moins d'éléments au renouvellement des connaissances, même si Elsa Sagetat-Basseul remet en cause à Glanum aussi chronologie et topographie des phases d'urbanisation. Dans la plaine du Pô et en Cisalpine, Corine Rousse met en évidence la place que les aménagements hydrauliques ont tenue (canaux artificiels, chenaux naturels, ingénierie hydraulique) ; traditions indigènes de maîtrise des milieux humides et savoir-faire romain ont conjugué leurs efforts pour transformer la Cisalpine, d'Aquilée à Concordia. Les travaux des géographes (Gilles Arnaud-Fassetta notamment) et des historiens et archéologues apportent un éclairage indispensable à la connaissance du paléo-environnement et de l'urbanisme, mais aussi aux capacités techniques des ingénieurs romains, capacités vantées par Vitruve et aujourd'hui attestées par l'archéologie. L'article aurait pu être rapproché de celui de Sophie Bouffier sur l'hydraulique des cités grecques, voire avec celui de Pierre Excoffon sur le vivier de Fréjus. La question de l'importance des documents d'archives, du XVI^e au XIX^e siècle, pour étudier aujourd'hui les monuments antiques, est abordée tant par Pierre Gros que par Antonio Monterroso et Stéphanie Zugmeyer sur Arles et Orange, et par l'étude des trois ou quatre plaques aux aigles porteurs de guirlandes du théâtre d'Orange, documents connus de façon fragmentaire, qu'Alain Badie, Jean-Charles Moretti, Emmanuelle Rosso et Dominique Tardy tentent de reconstituer. Ces motifs semblent une spécificité provinciale. L'étude est minutieuse, la documentation très riche, les champs combinatoires des décors fort bien explicités. Cependant, plus les auteurs élargissent leur corpus et montrent qu'aigles, cygnes, guirlandes ont servi de répertoire aussi bien sur des monuments de Rome que sur des monnaies, et moins on est convaincu que l'exemple d'Orange est le modèle typique d'un art, voire d'un programme provincial. Souveraineté, piété, puissance jovienne, rites funéraires montrent au contraire une certaine banalité d'utilisation de registres iconographiques dont les variantes sont certes importantes, mais n'ont peut-être pas autant de signification et de portée que le voudraient les auteurs. Un corpus étendu à l'ensemble du monde romain et séparant mieux modèles initiaux, imitations,

influences, interprétations, tenant plus compte de la chronologie et du rôle à la fois des artistes et des commanditaires, rendra sans doute ces études plus convaincantes. Enfin Antonio Monterroso ébauche une recherche comparative des théâtres d'Italie (Rome surtout) et de Narbonnaise. Ces recherches montrent que l'étude comparative des décors amène à repenser les influences idéologiques, artistiques (statues de César, d'Auguste), politiques (*domus regia*, modèle apollinien, complexes du Palatin et du Champ de Mars et constructions provinciales) et à concevoir différemment les processus dits de romanisation et la rapidité avec laquelle la propagande impériale se répand dans les provinces. Ces articles et celui de Jean-Pascal Fourdrin consacré à l'enceinte de Carcassonne étudiant restaurations, emplois, bouchements mettent en évidence la relativité de la notion d'authenticité, la modestie nécessaire dans la didactique face à un large public et toute la vanité de certaines restaurations. Archéologie et archives, mise en valeur touristique d'un site forment un tout où la connaissance de l'époque romaine et le souci patrimonial vont de pair. Les aspects techniques n'ont pas manqué d'être abordés, rendant artificielle la place d'autres articles dans la troisième partie, ainsi celui d'Évelyne Bukowiecki, qui traite du décor apparent dû à l'usage de la brique que l'on a trop longtemps considérée comme élément secondaire de décor puisque enduite alors qu'il n'en est rien, au moins à partir de l'époque sévérienne. Dans la troisième partie, l'article de Gilles Sauron tient une place spéciale. En effet, avec humour, alacrité et âpreté, G. Sauron livre de belles pages sur l'interprétation des décors en général et des grandes scènes des *villae* de la fin de la République en particulier. Il affronte certains de ses collègues italiens ou anglais qui n'hésitent pas à trouver son esprit trop prétentieux et trop tortueux (je traduirais bien volontiers le *cervellotica* italien par « trop intelligent »), pour les traiter en retour de désinvoltes, ignares, dangereux ou loufoques. Il est rare que ces mots-là soient écrits mais ces paroles émaillent souvent les colloques. G. Sauron manie l'érudition avec élégance, cite textes antiques et éléments de décor avec justesse et reste toujours prudent dans ses interprétations, même s'il n'hésite pas à construire certaines hypothèses de façon peut-être trop subtile (celle par exemple sur l'interprétation alors même qu'il sait que d'autres solutions peuvent être avancées : les génies masculins et féminins font-ils référence aux génies étrusques ou évoquent-ils des saisons ou des vents ? G. Sauron affirme que les décors commandés par l'aristocratie romaine en Campanie ont pu être très différents de ceux dont elle usait dans ses *domus* à Rome. Il faudrait plus d'explications sur ces écarts de comportement pour convaincre. Qui sont les commanditaires et les exécutants ? Quelle marge y a-t-il entre la commande et l'exécution ? Quelle est la place laissée à la liberté artistique ? Quelles contraintes ont été imposées par les modèles, les goûts, les croyances ? G. Sauron a certes abordé ces sujets ailleurs mais cet article aurait pu reprendre quelques-uns de ces points et servir de fil conducteur au livre. Sur ce thème du décor, l'article de Daniela Matejivc Poljak sur le motif du rinceau peuplé dans le palais de Dioclétien à Split aurait pu être mieux lié au groupe des recherches consacrées au décor ou à l'article de G. Sauron. Là encore, une introduction thématique fait défaut. En effet, à Split, on se trouve dans un palais d'époque tardive, dans une recherche portant sur les ateliers et les sculpteurs, sur la commande et la diffusion des modèles, alors que cette approche manquait dans le groupe de textes consacré aux plaques des théâtres de Narbonnaise. Un autre article fondamental et novateur est celui rédigé par Hélène Dessales à propos de malfaçons dans les

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestria ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État. Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui

servent au bénéfice des Italiens, mais des provinciaux qui défendent leur propre territoire avec des chefs issus eux aussi des provinces (ou d'Italie mais sans exclusive). Que signifie le terme « Rome » qui personnifie une autorité abstraite au fil du livre ? Il demanderait une définition épistémologique. – Si nous examinons le contenu de cet ouvrage touffu, nous trouvons une synthèse approfondie de tous les aspects d'une étude militaire : la place des *auxilia* dans l'organisation de l'armée, avec une attention précise portée aux évolutions chronologiques de la fin de la République aux Sévères, les problèmes multiples posés par le recrutement, local, ethnique, ici aussi dans une perspective chronologique, une étude de certains campements comme Doura-Europos ou le Mons Claudianus, une description de la vie quotidienne où les données issues des tablettes de Vindolanda interviennent, un chapitre consacré à la religion, un autre à l'équipement et l'armement, la question de la latinisation et de l'alphabétisation, et le rôle des vétérans. La principale caractéristique de la rédaction est le faible recours à la comparaison des données et à la mise en série. En effet, pas un seul tableau ou liste ne permet d'envisager des ensembles documentaires : liste de recrutement par exemple, liste de composition des familles d'après l'épigraphie et les diplômes, cartes des déplacements à travers le territoire, troupes maintenues « chez elles » ou envoyées au loin, que sais-je ? L'auteur travaille par exemples mis en évidence sans que l'on puisse réellement se rendre compte si ces exemples sont issus de bases de données substantielles ou choisis pour une représentativité commode : on rencontre Chariovalda (p. 115) pour la question des troupes ethniques occasionnelles mais non Chumstinctus et ses Nerviens. Or la documentation est immense et aurait pu déboucher, à propos de thèmes sélectionnés, d'après une définition claire de la problématique abordée, et une sélection fine des données explicitement exposée, sur une argumentation serrée et construite. Par ailleurs les notes regorgent davantage de travaux modernes (anglo-saxons de préférence) que de sources. La variété des sujets traités, la dispersion géographique des exemples et le peu de références documentaires ne permettent guère d'approfondissement ultérieur. Certaines questions restent sans réponse comme, par exemple, comment fonctionnait le recrutement dans le cas de troupes à deux ethnies : ethnies proches, ou aléatoires ? Je pense aux *Morini et Cersiacci*. On peut au demeurant s'interroger sur le degré de contextualisation que l'auteur a accordé à ses exemples. Je prendrai deux cas que je connais par ailleurs. Dans la rubrique consacrée aux cultes, on constate que la description des dévotions des soldats manque de prise en considération du fonctionnement de la religion civique dans les cités d'où proviennent les soldats. Les pages sur Hercule Magusanus (p. 232-235) et sur les divinités « d'origine » honorées dans les lieux de garnison (p. 230-232) montrent une ignorance de la notion de religion poliade et du rôle des élites dans la constitution des panthéons civiques. Les soldats pérégrins sont toujours présentés comme issus d'un monde « tribal ». Haynes parle des Bataves comme d'une « local tribe ». C'est faux. Les provinces sont divisées en *civitates* qui régissent la vie administrative et religieuse de leur territoire ; les pérégrins comme les citoyens vivent dans un monde organisé qui n'est plus tribal. Lorsque Haynes évoque un de leurs magistrats (*CIL* XIII 9771), non seulement il copie inexactement le poste « *sumus magistrates* », mais il le ramène à un état tribal sans savoir que la situation d'un magistrat unique au début de l'Empire a, en de nombreux endroits des Gaules, précédé la situation à double magistrature sans que cela ramène la *civitas* explicitement exprimée

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,